

Congrégations de Femmes

L'ACTIVITÉ DES RELIGIEUSES PENDANT L'OCCUPATION

Les Religieuses de France ont bien mérité de la Patrie. Si elles n'ont pas servi leur pays, comme les Religieux, par des faits d'armes ou par la lutte clandestine, elles se sont penchées avec leur cœur féminin sur toutes les misères que la guerre a placées sur leur route. La mission de la femme, de toute femme, c'est une mission d'amour. Soulager et guérir, protéger, abriter, se dévouer à tous, tel est le plus beau rôle de la femme. Les Religieuses de France l'ont compris, et pendant les dures années que nous venons de vivre, elles ont apporté à ceux qui souffraient, à ceux qui mouraient, le meilleur de leur cœur. Aussi, le Livre d'Or des Religieux ne peut pas passer sous silence la page de dévouement et d'abnégation qu'elles ont écrite. Certaines d'entre elles sont mortes comme des soldats, certaines ont servi activement, comme les Sœurs de la Charité de Besançon, d'autres ont connu les camps de concentration. A toutes, nous devons une égale reconnaissance et une même admiration.

SOEURS DE LA CHARITÉ DE NEVERS.

La Congrégation des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, fut fondée en 1680, par Dom Jean-Baptiste de Laveyne, moine bénédictin nivernais.

La devise de l'Institut est « Dieu est Charité ». C'est pourquoi ses religieuses travaillent aux deux grandes œuvres de la Charité chrétienne : le soin des malades et l'instruction de la jeunesse. Elles étendent aussi leur dévouement à toutes les formes

de la charité : œuvres paroissiales, visites à domicile, maisons de retraites, etc...

Leur apostolat se fait en France et aussi à l'étranger. La Congrégation dirige des Pensionnats très florissants en Angleterre, Suisse, Italie, Espagne et même au Japon. En Tunisie, elle a des œuvres enseignantes et hospitalières comme en France.

La Congrégation des Sœurs de Nevers a la joie de compter une sainte parmi ses membres : Sœur Marie-Bernard Soubirous, l'humble Bernadette des apparitions de Lourdes.

Les Sœurs de la Charité de Nevers ont écrit une très belle page du Livre d'Or. Elles ont servi leur Patrie de toutes leurs forces.

Citations.

Sœur BERNIE (Henri), des Sœurs de la Charité de Nevers, infirmière des Salles militaires de l'hôpital de Troyes (Aube). *Croix de guerre avec étoile de bronze.*

Texte de la citation :

Le Général d'Armée KOENIG, Commandant en Chef français en Allemagne, Ex-Commandant des F. F. I., cite :

A l'ordre de la Brigade :

BERNIE (Victorine), en religion Sœur Henri, Hôtel-Dieu de Troyes.
« Religieuse d'un patriotisme exemplaire. A apporté au Service de Santé de la Résistance une aide entière. Assurant une grande partie du ravitaillement en pansements et en médicaments et aidant à cacher aux agents de la Gestapo les blessés du maquis hospitalisés dans son service. »

Sœur GUYARD (Eugénie), des Sœurs de la Charité de Nevers, infirmière des Salles militaires de l'hôpital de Beauvais. Tuée au cours du bombardement de Beauvais en juin 1940.

Citation au *Journal Officiel* (août 1942) avec *Légion d'honneur* :

« Au cours des tragiques journées de mai et juin 1940, n'a cessé de donner un exemple admirable d'héroïsme par son calme réfléchi et son mépris absolu du danger. A été tuée durant un bombardement, alors qu'elle coopérait au maintien de l'ordre et de la confiance parmi ses malades angoissés, faisant preuve du plus bel esprit de sacrifice. »

(Texte paru au *Journal officiel* concernant la citation à l'ordre de la nation de M^{me} Guyard en religion Sœur Eugénie.)

Sœur BAZAYRIE (Anastasie) des Sœurs de la Charité de Nevers, infirmière de l'hôpital de Tulle, infirmière des Forces Françaises de l'Intérieur. *Croix de guerre avec palme.*

Texte de la citation :

Décision n° 415 : sur la proposition du Ministre des Armées, le Président du Gouvernement provisoire de la République, Ministre des Affaires étrangères, cite :

A l'ordre de l'Armée :

Bazayrie (Mélanie), infirmière (Sœur Anastasie) des Forces Françaises de l'Intérieur.

« Femme française au grand cœur, modèle de dévouement et de charité. Animée des plus purs sentiments patriotiques, s'est, pendant près de deux ans, dévouée corps et âme au service des blessés de la Résistance. A favorisé à plusieurs reprises des admissions clandestines à l'hôpital de Tulle à la suite des combats contre l'occupant. Le 8 janvier 1944, a permis l'évasion de trois jeunes réfractaires blessés et en traitement surveillé, en se rendant complice d'un officier lui permettant de tromper la surveillance du poste de garde grâce à un déguisement. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

Fait à Paris le 27 novembre 1946.

Signé : BIDAULT.

(Pour extrait conforme, le Lieutenant-Colonel Lemoine, Chef de la Section Décorations.)

Mère CLÉMENT (Bernadette) des Sœurs de la Charité de Nevers, Supérieure de l'Hôpital de Nérac.

Sœur TARAYRE (Marie) des Sœurs de la Charité de Nevers, infirmière des salles de Chirurgie de l'Hôpital de Nérac.

Médaille de la Résistance.

(La décoration ne leur a pas été encore remise.)

Ont caché et soigné les blessés du maquis ; les défendant au péril de leur vie. Ont été condamnées à mort par les Allemands, mais la Libération les a sauvées.

Mère CHAUGHARD (Clotilde) des Sœurs de la Charité de Nevers, Supérieure des Sœurs de la Charité de Nevers du couvent de Montluzin. *Croix de guerre avec palme* (janvier 1941).

Le Général d'Armée Huntzinger, Commandant en chef des Forces terrestres, ministre d'Etat à la guerre, cite à l'ordre de l'armée Chaughard (Clotilde), en religion Sœur Clotilde, Supérieure des Sœurs de la Charité de Nevers du couvent de Montluzin.

« A reçu, le 17 juin 1940, avec une résignation patriotique émouvante et une charité maternelle la Section du 25^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais et la batterie du 405^e Régiment d'Artillerie qui venaient organiser « la défense à tout prix » de son couvent contre de puissantes forces ennemies qui descendaient vers Lyon.

« Le 19 juin, n'ayant pu évacuer les Sœurs malades ou infirmes, est restée avec elles au couvent pendant les cinq heures que dura la bataille acharnée, soignant et réconfortant les blessés.

« Le 20 juin a répondu tout simplement à un officier allemand qui lui reprochait d'avoir laissé transformer son couvent en forteresse : Nous sommes religieuses c'est vrai, mais nos personnes et nos biens appartiennent à la France, qui peut en disposer à sa volonté. »

RÉCIT D'UN SOLDAT. — Extrait du *Bulletin Mensuel de la Chapelle Française, S. Paulo*, juin 1941.

C'était un lundi soir de juin 1940. Déjà les « panzerdivisionen » ayant occupé Villefranche, s'engageaient sur la Nationale 6 en direction de la troisième ville de France... Au couvent des Sœurs de Nevers, dont la silhouette massive domine la route, à 15 kilomètres en amont du faubourg de Vaise, vingt religieuses réunies dans un oratoire, disent la prière du soir. Soudain, la porte s'ouvre. Un officier, jugulaire au menton, salue et se présente :

— Lieutenant X..., du 25^e régiment de tirailleurs sénégalais.

Et s'adressant à Sœur Clotilde, supérieure de la « maison » :

— Nous avons ordre, ma Mère, poursuit-il, d'occuper cette propriété et d'y établir un point de résistance. Nous devons nous efforcer de retarder l'avance de l'ennemi. Il se peut que ce soir même nous nous battions chez vous. Notre consigne est de vaincre ou de mourir.

Sœur Clotilde réalise aussitôt toute l'étendue du sacrifice demandé. Mais elle intercède en faveur des « filles » de sa communauté. Sur quoi, l'officier s'excuse, ajoutant qu'il n'a pas un instant à perdre pour préparer la défense des lieux. Il a sous ses ordres une cinquantaine de Sénégalais, auxquels viendront bientôt se joindre autant d'artilleurs. Les pièces sont mises en batterie sur la terrasse, les hommes placés aux postes de combat qui dans les dépendances, qui dans le jardin, qui dans la chapelle. On creuse des tranchées autour du blockhaus improvisé. Les mitrailleuses sont embusquées derrière les arbres de la grande allée et l'on attend l'ennemi...

Le lendemain, à 10 heures, les Allemands se présentent devant Montluzin, les « 75 » font feu. La lutte commence. La riposte est presque immédiate. Elle est terriblement violente. Les « 120 » se mettent à tonner. Cependant, l'ennemi n'a pas encore repéré

le point de résistance. Ses pièces s'acharnent sur le château du Mont-Verdun.

Convaincus de leur méprise, les Allemands rectifient le tir. Maintenant ils « tiennent » le couvent et le pilonneront pendant plus de quatre heures d'horloge. Des hommes tombent de toutes parts. Sœur Clotilde et quelques-unes de ses religieuses organisent dans l'oratoire une manière de poste de secours où l'on donne aux blessés les premiers soins.

Le « gros » de la communauté a été évacué sur Chasselay, mais la Supérieure a refusé de quitter la maison en perdition. Elle demeure à son poste et stimule l'ardeur des combattants, les exhortant au suprême sacrifice, à l'abnégation totale. Les balles sifflent, les obus éclatent. Des pans de murs s'écroulent... Bientôt, nos pièces sont mises hors d'usage et l'ennemi donne enfin l'assaut à la petite « citadelle » qu'ils nomment eux-mêmes le « Château-Dieu ». A 15 heures, le couvent de Montluzin tombe aux mains d'une division allemande à laquelle la Résistance française a valu les plus lourdes pertes.

C'est alors qu'un « hauptmann » s'avance, revolver au poing, vers la Mère Clotilde et lui dit d'un ton courroucé :

— Pourquoi avez-vous permis cela ?

Pourquoi vos soldats se sont-ils installés dans ce couvent ? C'est de la folie et cela n'a servi à rien.

Et la religieuse de répondre avec la plus grande dignité, sans un instant se départir de son calme.

L'officier touché par tant de noblesse, rengaina et dit seulement à mi-voix :

— Dieu vous a gardée.

Puis il salua la Mère Clotilde et ses compagnes et s'en fut, laissant derrière la troupe qui progressait maintenant vers Lyon, un petit couvent de Sœurs de Charité, un couvent douloureux, mutilé, pantelant, mais debout.

Extrait du journal *Le Nouvelliste de Lyon*, 17 janvier 1941 :

La Sœur Clotilde, qui a été décorée hier matin par le général Frère, Gouverneur militaire de Lyon, est une grande Française qui fait honneur à la France, à son ordre religieux et à l'Eglise.

Elle n'a pas été décorée de la Légion d'honneur comme le furent nombre de bonnes sœurs au soir d'une vie consacrée tout entière au soulagement des misères humaines, en récompense d'un dévouement qui, dans bien des cas, relève non pas seulement de

la charité, mais d'un héroïsme authentique bien que le plus humble de tous.

C'est la Croix de guerre avec palme qui lui a été remise, car son héroïsme, c'est au feu qu'il s'est manifesté cette fois-ci et face aux troupes allemandes qui envahissaient la province lyonnaise, se frayant un chemin difficile à travers la défense qui était organisée au pied des Monts d'Or, sur la route de Villefranche à Lyon.

C'est là, sur les flancs mêmes du Mont Verdun, que se dresse sur le territoire de la commune de Chasselay, le château de Montluzin, couvent des religieuses de la Charité de Nevers. Tranquille asile, modeste et calme retraite, le château de Montluzin qui n'a guère de château que le nom, car il ressemble plus à une vaste ferme qu'à une demeure seigneuriale, devait être au moment de l'avance allemande, le 19 et le 20 juin dernier, l'un des principaux noyaux de résistance et l'enjeu d'une bataille qui demeurera pour ceux qui s'y sacrifièrent et pour ceux qui furent les témoins de leur sacrifice et leurs compagnons de lutte, l'un des souvenirs les plus émouvants de l'histoire de cette guerre.

Le 17 juin, une batterie d'artillerie du 405^e régiment et une compagnie du 25^e régiment de tirailleurs sénégalais venaient prendre position à Montluzin, dans le couvent même et dans ses dépendances.

Le 19, les Allemands approchaient. Ils avaient franchi Villefranche et Anse. Ils pensaient ne pas trouver de résistance lorsque l'infanterie et l'artillerie de Montluzin engagèrent le combat dans des conditions d'infériorité évidente.

Le couvent fut l'objet d'un bombardement sévère. Presque tous les murs furent endommagés. Les obus — des obus de 150 — pleuvaient un peu partout.

La Sœur Clotilde, Supérieure du Couvent, pensait les blessés, les soignait, allant de l'un à l'autre. Les religieuses en faisaient autant. Elles donnèrent là, avec leur aumônier, un rare exemple de courage.

Et lorsque, après la bataille, l'officier allemand qui pénétra le premier dans le couvent, criblé de trous d'obus, demanda à la Supérieure pourquoi elle avait laissé transformer son couvent en forteresse, elle lui répondit tout simplement ces mots magnifiques :

— Nous sommes religieuses, c'est vrai, mais nos personnes et nos biens appartiennent à la France qui peut en disposer à sa volonté.

Hier matin, tout le pays de Chasselay, celui de Limonest et les environs, s'étaient donné rendez-vous à Montluzin pour la cérémonie de la remise de la Croix de guerre à la Sœur Clotilde.

Dans le vaste parloir décoré de drapeaux tricolores, Son Eminence le Cardinal Gerlier accueillait le général Frère, gouverneur militaire de Lyon.

Les enfants des écoles, à l'arrivée du Gouverneur, chantent la « *Marseillaise* », et le général Frère, accompagné du Cardinal, se dirige immédiatement vers la bonne Sœur Clotilde, dont la modestie et la simplicité semblaient souffrir d'avoir à subir l'épreuve d'une telle cérémonie.

« Sœur Clotilde, dit le général Frère, c'est avec une joie profonde que l'armée et la France vous remettent ce signe de leur reconnaissance pour votre dévouement.

« Vous n'avez point fait le coup de feu, mais vous vous êtes héroïquement battue avec vos armes habituelles, les seules qui soient aujourd'hui capables de vaincre le monde. Ce sont les armes de la charité et de la prière.

« Je vous demande d'en user encore à l'avenir et le plus largement possible pour le salut de notre pays.

« Sœur Clotilde, je sais que j'ai froissé votre modestie, ce matin, mais je ne le regrette pas. J'en suis même ravi pour vous, pour votre couvent et pour les Sœurs de la Charité de Nevers. »

Le Gouverneur de Lyon donna alors lecture de la citation magnifique décernée par le Général d'armée Huntziger, commandant en chef des Forces terrestres, ministre, secrétaire d'Etat à la Guerre : « cite à l'ordre de l'armée, Chauchard (Clotilde), en religion Sœur Clotilde, Supérieure des Sœurs de la Charité de Nevers du Couvent de Montluzin.

« A reçu le 17 juin 1940, avec une résignation patriotique émouvante et une charité maternelle, la Section du 25^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais et la batterie du 405^e Régiment d'Artillerie qui venaient organiser « la défense à tout prix » de son couvent contre de puissantes forces ennemies qui descendaient vers Lyon.

« Le 19 juin, n'ayant pu évacuer les Sœurs malades ou infirmes, est restée avec elles au couvent pendant les cinq heures que dura la bataille acharnée, soignant et réconfortant les blessés.

Le 20 juin a répondu tout simplement à un officier allemand qui lui reprochait d'avoir laissé transformer son couvent en forteresse : « Nous sommes religieuses c'est vrai, mais nos personnes

et nos biens appartiennent à la France, qui peut en disposer à sa volonté. »

Et le Général, dont la voix avait un instant trahi l'émotion, épingle sur la robe noire de la Sœur Clotilde, la Croix des soldats avec son ruban vert et rouge et sa palme de bronze.

« *Vive Dieu pour que la France revive* »

« *Vive Dieu pour que la France revive* », ces mots furent toute la réponse de Sœur Clotilde.

Son Eminence le Cardinal Gerlier se fit alors l'interprète de tous :

« En des jours sombres comme ceux-ci, dit le Cardinal, il y a des minutes comme celles que nous venons de vivre qui font oublier toutes les autres. Vous nous avez donné, Sœur Clotilde, une preuve de plus de cette grandeur morale que vous montrez tous les jours.

« Et nous sommes fiers que ce soient les voix modestes comme la vôtre, habituées aux paroles de douceur de la charité, qui sachent dire aussi les paroles fières du patriotisme. »

Encore une fois, on entendit la voix timide de Sœur Clotilde :

« Voyez, Eminence, voyez mon Général, disait-elle, en montrant une belle gerbe de roses rouges... ce sont mes petits, mes enfants, qui m'ont envoyé ces fleurs... »

Ses petits, ses enfants, ce sont les artilleurs et les Sénégalais qu'elle soigna dans son couvent, pendant que la bataille faisait rage, pendant que les obus pleuvaient sur le château de Montluzin...

P. F. A.

(Ce texte publié durant l'occupation allemande a été censuré.)

Sœur Lorz (Thérèse) des Sœurs de la Charité de Nevers, infirmière des salles militaires de l'hôpital de Nevers.

Citation à l'ordre du Corps d'Armée en 1941 :

« Sœur Thérèse, excellente infirmière d'un zèle et d'un dévouement hors de pair, demeurée à son poste après l'évacuation totale de son service par la formation militaire. S'est dépensée sans compter de jour et de nuit pour soigner les blessés qui affluaient de toutes parts. »

Proposée pour la médaille militaire, pour son action de Résistante ayant provoqué plus de 2.000 réformes de soldats prisonniers malades et ayant contribué à des centaines d'évasion.

Décédée d'épuisement en 1944, au lendemain de la Victoire, à l'âge de 31 ans.

Une vraie résistante.

Extrait du journal *Le Patriote*, mercredi 16 mai 1945 (journal du Front National communiste) :

Sœur Thérèse, quel est celui ou celle qui, au cours de la clandestinité, est passé par l'hôpital de Nevers et ne l'a pas connue.

Je crois qu'aucun des « gars du maquis », de ceux qui subirent des tortures et qui furent soignés n'a oublié ce visage angélique, la douceur et la fermeté de cette véritable sœur de Charité.

Toujours penchée sur les infortunes avec un cœur de Française bien trempé, combien a-t-elle sauvé de nos compatriotes ?

Malgré les menaces nazies, malgré la Gestapo, sœur Thérèse a su déjouer les manœuvres des barbares et sauver de leurs griffes plusieurs d'entre nous.

C'est elle qu'un mal implacable a fauché en pleine jeunesse. C'est elle que toute une population pleurait hier matin.

On voyait des larmes dans les yeux d'hommes au visage rude, de robustes ouvriers qui, en dehors de leurs conceptions politiques ou religieuses, pleuraient celle qui, sans souci des opinions, n'avait qu'une pensée, faire le bien et sauver les Français.

Les obsèques se sont déroulées hier matin au milieu d'une affluence considérable.

Un catafalque dressé dans l'hôpital était gardé par six soldats en armes.

La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle de l'hôpital.

Puis le cortège s'ébranla, précédé du clergé et des religieuses de la Congrégation.

Venait ensuite le corbillard, émouvant dans sa simplicité, une simple croix et très peu de fleurs.

Parmi les personnalités qui suivaient la famille, on notait : MM. Jacquin, préfet de la Nièvre ; le général Bassé, commandant la subdivision ; Sainson, maire de Nevers ; Ordioni, secrétaire général de la Préfecture ; Marlin, directeur de l'hôpital.

De nombreux membres du corps médical, parmi lesquels nous citerons au hasard les docteurs Duncombe, Pivoteau, Allilaire, Bourdillon, Mayeux, Le Droumaguet, etc... Assistèrent également à la cérémonie, Mme Subert, Présidente et M. Joly, Président de la Croix-Rouge.

Au cimetière, toute la foule était profondément émue.

Deux allocutions furent prononcées : l'une par M. Marlin, directeur de l'Hôpital et l'autre par M. Sainson, maire de Nevers, qui

exalta l'œuvre de Sœur Thérèse. Il conclut en ces termes : « Croyants et incroyants s'inclinent avec respect et gratitude. »

Indiquons que la Croix de guerre a été demandée pour Sœur Thérèse et qu'une salle de l'hôpital sera désignée pour commémorer son souvenir.

Inclinons nous une dernière fois devant la tombe de celle que tous les résistants ont reconnue comme étant vraiment des leurs et que son courage, son abnégation et sa douceur servent d'exemple.

Extrait du *Journal du Centre*, 16 mai 1945 :

Les obsèques de Sœur Thérèse.

C'est devant une foule imposante que se sont déroulées hier les obsèques de Sœur Thérèse.

Après la cérémonie religieuse célébrée dans la chapelle de l'hôpital, le char funèbre, entouré d'une garde d'honneur de la garnison, se dirigea vers le cimetière de Nevers où eut lieu l'inhumation.

Derrière la famille venaient les personnalités parmi lesquelles nous avons remarqué M. Robert Jacquin, préfet de la Nièvre ; M^e Sainson maire de Nevers ; le général Bassé ; MM. Ordioni, secrétaire général, le pasteur Charbonneau ; Marlin, directeur de l'hôpital et tous les médecins ; M^{me} Subert, présidente de la Croix Rouge, et une délégation d'infirmières ; une imposante délégation des officiers de l'hôtel de France, etc... S. E. Mgr Flynn était représenté à la cérémonie religieuse.

Devant la tombe, M. Marlin prit la parole et fit le panégyrique de cette admirable Française qu'avait été Sœur Thérèse.

Après avoir signalé que la défunte avait été l'objet, en 1941, de la part du colonel Romey, d'une proposition à l'ordre de l'armée, il dit avec émotion quelle fut l'œuvre incroyable de cette héroïque femme, comment, avec son aide, l'hôpital de Nevers déclencha le mouvement de réforme dans la France occupée.

« Sœur Thérèse, dit M. Marlin, eut une obstination fervente. Elle évita de véritables catastrophes, et c'est grâce à elle, notamment, que l'hôpital ne fut pas occupé par les Allemands. M. Marlin cite ensuite cette émouvante histoire :

« C'était un jour de Noël. Sœur Thérèse avait décidé qu'elle ferait ce jour-là réformer 80 prisonniers. Le médecin allemand ne voulant rien savoir, sœur Thérèse ne se tint pas pour battue et soudain dit au maître de l'heure : « Docteur, vous vouliez me

faire un cadeau pour Noël. Je l'ai refusé. J'ai eu tort ; j'accepte maintenant, mais permettez-moi de choisir.

— Très bien... et alors.

— Alors... signez toutes les réformes que je vous propose.

« Ce matin-là, 80 de nos braves petits gars étaient rendus à leur famille. »

Ayant, au nom de tous les services de l'hôpital, rendu un hommage ému à cette sainte femme qui fut à l'origine de plus de 2.000 réformes et de centaines d'évasions, l'orateur termine :

« Sœur Thérèse a entendu les cloches de la victoire : elle s'en est allée bien vite, comme si sa mission était terminée. »

Au milieu de l'émotion générale, M^e Sainson signale qu'il a été décidé qu'une plaque commémorative portant le nom de sœur Thérèse serait apposée à l'entrée de la salle militaire de l'hôpital ; le maire, s'associant aux paroles prononcées par M. Marlin, termine en apportant à cette grande Française le fervent et émouvant hommage de la ville de Nevers et de la population tout entière.

Sœur Thérèse Lotz.

Simple notes

Histoire étonnante que celle de Sœur Thérèse : Toute jeune religieuse, la guerre l'a révélée à elle-même et à Nevers. Elle entre en religion « pour se cacher », comme Bernadette, quittant son Alsace bien aimée pour « Servir » obscurément dans une salle d'hôpital.

Toutes les richesses de la nature sont en elle. Intelligence déliée et lucide, développée par une culture générale solide, bon sens et équilibre moral, attrait irrésistible au don d'elle-même, tout ceci au service d'une âme grande, forte, qui se placera d'emblée sur les cimes de l'héroïsme quand l'heure en sonnera ; un cœur d'une délicatesse rare, toujours prêt à compatir, à comprendre, à aimer, doublé d'une énergie sans cesse tendue vers le mieux, dons remarquables mis au service du prochain dans une simplicité souriante, une calme possession de l'être tout entier.

La guerre vient et va permettre à la personnalité de Sœur Thérèse de s'épanouir dans le cadre tragique où elle pourra donner toute sa mesure.

Une des joies de sa vie religieuse est d'être affectée aux salles militaires de l'Hôpital, car elle a une âme de soldat, forte et prête à tout pour la France. C'est l'âme de l'Alsace qui palpite

en elle, attachée par toutes ses fibres à ses deux Patries qui n'en font qu'une... Aussi quelle souffrance lors de l'invasion, de la défaite !

La guerre lui permet de vivre cette mystique de la Revanche qui est celle de sa race... Elle la vivra avec les « armes de lumière » dont parle Saint Paul, la charité, le dévouement, la fierté qui ne plie pas devant les vainqueurs, elle la vivra dans la joie toujours nouvelle d'arracher à l'ennemi, pour sa petite part, des lambeaux de son autorité, de ses conquêtes... dans la joie aussi de le tenir à sa merci, toute faible femme et toute humble religieuse qu'elle est. Combat de David et de Goliath ! La frêle petite religieuse, face au vainqueur qui nous écrase ! Elle n'a d'autre force que son amour de la France et de nos soldats, d'autre appui que Dieu, d'autre puissance que sa finesse décuplée

Combien de fois en la voyant, en l'écoutant, j'ai pensé au « combat » dont parle l'Écriture : « l'esprit contre la chair ». Je traduirais : « l'esprit contre la force » et c'est bien ainsi que je vois toujours Sœur Thérèse, car elle me paraît toute spiritualisée dans sa robe blanche d'infirmière, silhouette qui s'amenuise peu à peu avec les fatigues et les angoisses... Toute spiritualisée dans sa vie intérieure et sa vie religieuse, dans son ardent patriotisme qui est une des formes de son amour pour Dieu... Toute spiritualisée encore dans sa lutte contre la lourdeur germanique, avec sa distinction, son élégance d'attitude, de pensée et d'expression, son intelligence qui va tout droit au point faible et déjoue les ruses et les lourdes finesses du vainqueur.

Elle est partout... Dans ses salles militaires, joie, lumière et parfois conscience de ses grands enfants malades. Peut-on oublier le culte des soldats noirs, qui se seraient fait tuer pour elle, et lui offrant, un jour de fête, dans un geste touchant, « pour qu'elle soit la plus belle et qu'elle soit la plus riche » tous les bijoux qu'ils avaient pillés au cours de leurs campagnes pour leurs femmes lointaines... On la trouve auprès des prisonniers et des rapatriés auxquels elle apparaît comme une vision d'espoir... On la voit au camp des Prisonniers de Fourchambault, à la Kommandantur, dans les bureaux de la Gestapo, dans les centres militaires de Bourges, et jusqu'au Grand Quartier Général de Dijon... Toujours la même dans son exquise réserve religieuse et sa dignité de Française, fière et sûre d'elle-même. Sa connaissance parfaite de la langue allemande et sa psychologie jamais en défaut, la finesse de son esprit et sa discrétion totale, la mêlent à bien des événements douloureux de l'occupation.

La Providence la sert... Les Allemands mettent eux-mêmes entre ses mains des armes dont elle ne se fait pas faute d'user. Non seulement, l'admiration que certains ont pour son calme courage, mais aussi des moyens humains. Ainsi, ces grands chefs Allemands dont elle est, par force, l'infirmière, son Service étant réservé aux officiers malades ou opérés, et dont elle utilise ensuite la reconnaissance et l'appui ; ainsi, ce téléphone de troupe, des lignes allemandes, placé dans son bureau, à l'usage du Major... et du sien, car elle s'en sert naturellement, avec quelle finesse et dans quel esprit de charité et de patriotisme, alors que les officiers Allemands sont à cent lieues de se douter qu'une petite religieuse Française, au bout du fil, donne des ordres, décide, coupe, tranche en faveur des Français. Je n'oublie pas non plus de mentionner ce précieux recueil chiffré des cas de réforme de l'armée allemande, qui tombe entre ses mains tout à fait fortuitement et qu'elle passe une nuit à copier en partie et à apprendre par cœur et qu'elle utilise ensuite avec une rare maestria dans les dossiers de nos soldats.

Elle était toute joyeuse ensuite d'avoir réussi. Je pense à ce jeune officier au strabisme trop marqué, qu'elle décide de faire opérer... le pansement grossi à souhait, permet de le présenter comme un blessé du crâne, bien entendu inapte au service. « Quel merci je dois à Sœur Thérèse disait-il, non seulement elle m'a fait réformer, mais elle m'a rendu joli garçon ».

Une autre fois, c'est un prêtre, curé d'une grosse paroisse de mineurs, qu'elle soigne avec zèle pour une otite... qu'il n'a pas... qui devient chronique évidemment... qu'elle fait hospitaliser... puis réformer !

Et que d'autres !... Radios truquées, maladies extraordinaires marquées selon le « chiffre » du fameux carnet, donnant ainsi toute confiance aux médecins, sur la compétence de l'infirmière et sur sa connaissance des cas de réforme de l'armée allemande.

Mais un jour, le Major se méfie. Il comprend l'ardent patriotisme de Sœur Thérèse et en est subjugué. « Avez-vous vu Sœur Thérèse aujourd'hui, dit-il à son Assistant ? Elle est d'une humeur impossible... » Et tandis que l'autre veut défendre la douce et patiente infirmière : « Non non, ne la défendez pas, je sais ce qu'elle a. Elle m'en veut parce que je n'ai pas réformé les 60 soldats qu'elle m'a présentés. Vous avouerez que c'est trop. » Et à la fin de la matinée : « Je remonte dans le service. Je ne peux supporter de voir Sœur Thérèse fâchée. Je vais lui réformer ses hommes. »

Quelle joie pour la chère infirmière ! Joie toujours nouvelle à chaque soldat arraché ainsi au camp, à la déportation. Quel en est le nombre ? Dieu le sait. Le médecin major, un jour, sévère, apostrophe Sœur Thérèse : « Me croyez-vous dupe ? Vous agissez, vous, avec votre conscience de Française, mais vous semblez oublier que, moi, j'ai une conscience allemande et que ces hommes que vous me faites réformer sont capables de prendre de nouveau les armes contre ma patrie ?

Alors, c'est fini, on ne peut plus réformer en série... il faut prendre d'autres moyens... et c'est l'évasion et le passage toujours dangereux de la ligne de démarcation. Sœur Thérèse a tout un petit bureau de fabrication clandestine de fausses pièces d'identité qu'elle est seule à créer... Le jeu est trop dangereux pour qu'un autre y soit mêlé... évidemment... Un jour à la Kommandantur elle présente 2 cartes d'identité pour 2 soldats qui vont rejoindre la zone libre... L'officier regarde attentivement les cartes... Son regard va de Sœur Thérèse aux papiers, des papiers à Sœur Thérèse qui reste impassible... « Non, pas celle-ci... » Il lui rend une des cartes, sans explication, a-t-il vu clair ? Sans nul doute. Le soir un interprète de la Kommandantur lui est dépêché en grand secret : « le lieutenant X vous fait dire de vous arrêter pendant quelque temps... On a trop parlé de vous dans les cafés... »

Car c'est vrai... sous le manteau, le nom de Sœur Thérèse circule... on sait qu'il suffit de s'adresser à elle pour faire évader un soldat, pour arranger une situation... plus d'un prisonnier, bénéficiaire de sa charité et de son tranquille courage devient imprudent, sans le vouloir... oubliant les oreilles ennemies...

Mais le Bon Dieu garde Sœur Thérèse.

Elle sent que chez les Allemands tous ne sont pas dupes. Si elle n'a pas peur du Feld-Kommandant qui, un jour, au mess des officiers, fait allusion à la « petite Sœur qui prend si bien la défense des prêtres », elle est moins sûre du Juge de la Gestapo auprès de qui elle plaide la cause d'un religieux arrêté. C'est la souris qui joue avec le chat, elle en a l'impression me dit-elle, car sous le badinage des mots et le sourire de la réponse, elle sait bien ce qui se cache : « Un jour, c'est vous que je mettrai en prison. »... — « Combien je vous en remercierai, j'ai faim et soif de me recueillir, je n'ai pas une minute à moi. Vous me donneriez l'occasion d'une petite retraite que personne ne troublerait ; mais pas plus de huit jours n'est-ce pas ? Mes malades ont besoin de moi. » Elle est ainsi, toujours, belle joueuse.

Aussi dans sa force d'âme, lucide et courageuse, elle a tout prévu. Si elle ne fait rien sans le confier à sa Supérieure, elle a pourtant préparé son plan de défense :

« J'en fais trop pour ne pas être arrêtée un jour, me dit-elle. Comme moi, vous avez votre dossier à la Kommandantur, je le sais ; par ricochet vous serez inquiétée aussi. Mais ne sortez pas de cette affirmation : « affirmez que j'ai toujours agi de mon propre chef, souvent en désobéissance formelle de mes Supérieures. Vous comprenez que le Bon Dieu nous pardonnera ce mensonge. Il faut absolument que je me désolidarise de notre Vénérée Mère et de la Congrégation. J'ai d'ailleurs fait à la France, non seulement le sacrifice de ma vie, mais aussi celui de passer, aux yeux des Allemands, pour une mauvaise religieuse. »

Ce n'est pas, en effet, sans sacrifice que notre petite Sœur est ainsi au service de tous. Le plus cuisant est sûrement celui de quémander toujours quelque chose au vainqueur. Combien peu s'en doutent !

« Vous savez si leur contact me fait souffrir et combien je les haïrais si je n'étais pas religieuse et chrétienne, mais je me suis promis de ne reculer devant rien, pas même devant un sourire pour sauver nos pauvres petits soldats. »

C'est ce qui explique son aisance imperturbable dans ses rapports avec les autorités allemandes. Elle les subjugué par un ascendant dont les plus forts ne savent se défendre. Je la vois encore chez un Général allemand à Bourges auprès de qui elle plaide la cause de deux jeunes filles arrêtées à la ligne de démarcation. On dirait une grande dame à qui tout est dû, et cela avec une dignité, une élégance, une réserve que j'admire.

Elle reste crânement Française et c'est parfois sa force. Elle me raconte que, presque toujours, son premier contact avec les officiers, conquis par sa conversation d'un allemand si littéraire et si pur, aboutit à cette réflexion :

« Vous êtes Allemande ?

— Non, je suis Française.

— Où donc avez-vous fait vos études ?

— A Strasbourg.

— Alors, vous êtes Allemande, insiste quelque maladroit.

— Mais non, c'est une raison de plus pour que je sois Française. »

Elle prend ainsi un malin plaisir à répondre, tout à la fierté de rester elle-même, quel que soit le service qu'elle demande.

C'est dans ces termes qu'elle entre en rapport avec le Commandant du camp de prisonniers de Fourchambault, farouche Nazi, mais homme droit et sincère. Il voudrait bien « annexer » lui aussi, cette Religieuse qui n'a peur de rien, et vient, semaine après semaine, lui arracher l'un après l'autre ses prisonniers... et peu à peu, il se laisse toucher et envoie aux salles militaires, les malades vrais ou faux que lui désigne Sœur Thérèse sachant bien que la réforme va les lui enlever.

Quand il quitte le camp, il tient à venir saluer Sœur Thérèse :

« Je garderai de vous un souvenir inoubliable. C'est si beau d'être restée tellement Française.

— Moi aussi, je ne pourrai oublier ce que vous avez fait pour me faciliter la tâche.

— C'est impossible, je suis un Nazi, tout nous sépare.

— Vous oubliez que je suis religieuse, donc catholique et nous ne devons pas haïr nos ennemis.

— Mais vous ne savez pas ce que sont les Nazis, les purs, ceux qui veulent détruire à fond l'Eglise Catholique ? J'en suis un.

— Raison de plus pour que je prie pour vous encore davantage afin que vous ayez un jour la lumière. »

Je prierai...

Arrêtons-nous. C'est là qu'il faut chercher le secret de l'ascendant conquérant de cette jeune religieuse de 28 ans à peine dont le courage et le dévouement commandent le respect et forcent l'admiration.

L'action de Sœur Thérèse n'est pas autre chose que le rayonnement de son âme ardente dans une vie offerte en holocauste, goutte à goutte, pour la France et pour Dieu.

D'autres diront sans doute le secret de sa vie intérieure où s'avive la flamme du don. Mes rapports avec Sœur Thérèse m'ont permis d'en saisir un aspect émouvant, celui de son humilité si simple qui trouvait tout naturel ce qu'elle faisait comme si cela n'avait pas d'importance. C'était son service, voilà tout.

Notre petite Sœur avait compris qu'elle n'était qu'un instrument entre les mains de Dieu, cela faisait sa force et son charme. Jamais elle ne s'enorgueillit des succès inespérés de ses démarches et de ses efforts.

C'est sur ces dernières visions que je revois Sœur Thérèse. A Bourges, en attendant le Général X, elle n'est qu'une humble religieuse, perdue dans une prière intense et recueillie, implorant le secours divin, pour dire les mots qui vont sauver.

A Dijon, au sortir du Grand Quartier Général, où elle a été

reçue comme un personnage et où elle a obtenu tout ce qu'elle désire, elle s'arrête ; joint les mains et me dit :

« Quel sacrifice, mais je ne me regarde pas... remercions nos Anges Gardiens qui ont si bien travaillé.

— Mais vous aussi, vous avez bien travaillé.

— Oh, non, je ne suis absolument pour rien dans ce succès. Je ne puis me l'attribuer ni m'en glorifier... Je ne suis qu'un instrument, c'est Dieu qui fait tout et la Sainte Vierge et les Anges que je mets toujours en avant.

Elle me découvrait ainsi les richesses de son âme à côté des richesses de sa nature.

Maintenant que les mois ont passé, nous laissant au fond du cœur le regret toujours vivant de son départ, il semble que sa pure physionomie prend tout son relief. Il fallait que son rôle s'achevât dans les joies de la victoire. En effet, épuisée par le surmenage physique et moral de ces années de guerre, elle nous quittait dans un sourire, le 11 mai 1945, âgée de 31 ans.

« Je suis heureuse d'être malade, disait-elle, ce jour-là, dans l'allégresse des cloches retrouvées. Le Bon Dieu sait bien ce qu'Il fait ; j'aurais pu m'enorgueillir en entendant les remerciements et peut-être les compliments. »

Jusqu'à la fin, ce souci de ne rien ramener à elle !

Et pourtant, malgré tout, Sœur Thérèse reste pour nous une lumière vivante qui brillait dans les ténèbres de l'occupation pour nous montrer le chemin de la lutte, de la confiance, de l'espoir.

Discours du Directeur de l'Hôpital.

Hôpital Général de Nevers : Obsèques de Sœur Thérèse, décédée le 11 mai 1945 et inhumée le 15 mai 1945.

Monsieur le Préfet,
 Mon Général,
 Monsieur le Maire,
 Madame la Supérieure Générale,
 Madame la Supérieure de la Communauté,
 Mesdames, Messieurs,

Sœur Thérèse n'est plus.

L'Hôpital Général de Nevers, trop soudainement frappé, n'a pas encore pu mesurer, ni l'étendue du malheur qui l'atteint, ni la profondeur du vide laissé par celle qui, pendant cinq années de

guerre et d'occupation, a été en quelque sorte la Providence de l'établissement.

Sœur Thérèse, ce n'est pas seulement un nom de Religieuse-Surveillante, avec tout ce qui s'attache à lui, de charité, de dévouement et d'effacement. C'était aussi l'intelligence, l'autorité souriante, la jeunesse et le charme. Et, dans les heures d'angoisse que nous avons vécues de 1940 à 1944, c'était bien plus encore : un patriotisme ardent capable des plus grandes audaces et l'histoire même de l'hôpital pendant ces mauvaises années, c'est un peu, c'est beaucoup, l'histoire de Sœur Thérèse.

Ce n'est pas sans difficulté ni sans émotion que je vais tenter de dire ici, devant les personnalités officielles, devant sa famille, devant ses Supérieures et sa Congrégation, devant la foule de ses innombrables amis — en évoquant simplement quelques souvenirs — ce que fut Sœur Thérèse, jeune Alsacienne de bonne souche, au grand cœur de Française.

Il est difficile, en effet, de se limiter, quand on parle de Sœur Thérèse. Et les mots sont incapables de traduire les sentiments éprouvés quand on a bien connu Sœur Thérèse et quand on a vécu avec elle dans la confiance de l'amitié, des instants dramatiques.

Sœur Thérèse entra comme infirmière-surveillante aux salles militaires en 1937. Elle occupait avec Sœur Chantal, une Lorraine, ce poste difficile, quand éclata la guerre.

Il ne m'est malheureusement pas possible de recréer l'atmosphère qu'a connue ce service des salles militaires aux jours historiques et déjà oubliés de juin 1940.

Les dortoirs sont déjà surpeuplés quand sonne l'heure de la débâcle. A partir du 12 juin, « les Sanitaires » déversent leurs cargaisons de douleur et de démoralisation. Il faut serrer les lits au coude à coude, en installer de supplémentaires dans les allées centrales et, comme les ambulances se succèdent à un rythme accéléré, se tasser encore, se tasser toujours jusqu'au 16 juin, où déferle encore sur notre Hôpital le flot des évacués d'autres centres.

C'est au milieu de cet amoncellement de souffrances où régnaient, chose inconcevable, l'ordre le plus absolu et la sérénité la plus reconfortante, qu'évoluait, partout présente, débordante d'activité malgré les fatigues accumulées, toute de blanc vêtue, Sœur Thérèse, une fée au sourire inaltérable.

Il faut recevoir les entrants, défaire les pansements, trier les blessés, renvoyer les « égratignés », même si le nombre de leurs

galons est impressionnant, conserver les « sérieux », disparaître pendant des heures en salle d'opération, aller prendre en hâte les quelques bouchées indispensables, revenir diriger et surveiller les soins donnés par un personnel surmené, border un lit ; prodiguer les consolations, répondre à nouveau à l'appel du médecin ou du chirurgien, sans avoir la possibilité reconfortante de s'attarder dans l'atmosphère de morale pure des salles « où les hommes, attentifs à leurs souffrances, semblent avoir abandonné le fardeau des passions ».

Le 16 juin, l'ordre d'évacuation s'abat et une demi-heure plus tard, le cœur déchiré, Sœur Thérèse et sa compagne errent seules dans leurs grandes salles vides. Ses gars sont partis ! La France subit la plus grande humiliation de son histoire ! Et puis, l'Alsace restera-t-elle française ?

Mais voici, avec les blessés du Pont-de-Loire, les interventions qui reprennent, à peine interrompues pendant plusieurs jours. Et les prisonniers malades du camp de St-Saulge, puis ceux du camp de Fourchambault, viennent emplir à nouveau les salles militaires.

Il faut sauver ces hommes à tout prix et leur éviter un départ derrière les barbelés.

Ce sont alors les multiples voyages à Fourchambault, les entrées répétées au camp malgré les obstacles et les refus, les contacts plus ou moins cordiaux et plus ou moins heureux avec les officiers et avec les médecins allemands.

Et grâce aux arguments inlassablement renouvelés, grâce à l'obstination charmante de Sœur Thérèse, les réformes sont arrachées et l'hôpital de Nevers est le premier hôpital de France duquel peuvent partir vers leurs foyers les soldats français libérés par le vainqueur du moment.

Et c'est pour récompenser tous ces services rendus que M. le médecin-colonel Romey, prisonnier au camp de Fourchambault, aurait voulu voir attribuer la croix de guerre à Sœur Thérèse et qu'il avait rédigé en 1941, la prudente proposition suivante de citation à l'ordre du corps d'armée :

« Sœur Thérèse, excellente infirmière d'un zèle et d'un dévouement hors de pair, demeurée à son poste après l'évacuation totale de son service par la formation militaire. S'est dépensée sans compter de jour et de nuit pour soigner les blessés qui affluaient de toutes parts. »

Les réformes ? Elles se succèdent maintenant sans arrêt. Malgré les difficultés, Sœur Thérèse ne désarme pas.

Quand elle ne peut convaincre le médecin allemand, elle ajoute elle-même des noms en dernière minute à la liste qu'il a arrêtée. Et je me permets de conter une délicieuse anecdote.

A Noël 1941, le médecin allemand refusait de dépasser le nombre de réformes qu'il avait fixé. 80 prisonniers hospitalisés ou en congé de captivité allaient peut-être rejoindre le camp.

C'est alors que Sœur Thérèse s'adressa au médecin allemand :

— Docteur, vous avez voulu m'offrir un cadeau de Noël et je l'ai refusé. Je reconnais que j'ai eu tort.

Et l'officier de répondre :

— Mais je suis resté dans les mêmes dispositions.

— Alors, reprit Sœur Thérèse, voulez-vous me permettre de choisir ?

— Bien volontiers.

— Eh bien, signez les réformes !

Et le médecin allemand, interdit, signa les 80 réformes.

Brave petite Sœur Thérèse, combien de maladies n'avez-vous pas imaginées et combien parmi les milliers de réformés de l'Hôpital conserveront pieusement à votre mémoire, un souvenir ému et reconnaissant.

Et combien, parmi les centaines d'évadés dont la santé resplendissante ne permettait pas la comparution devant un médecin allemand, vous doivent d'avoir pu trouver, au delà de la ligne de démarcation, la liberté que les moyens officiels ne permettaient pas de leur accorder.

Votre nom avait franchi les limites du département et quand un homme jeune, ou même, l'année dernière encore, un Arabe ou un Indochinois, se présentait à l'Hôpital et demandait Sœur Thérèse, nous comprenions qu'il s'agissait d'un travailleur en Allemagne venant faire prolonger une permission, ou éviter un retour d'un prisonnier en congé de captivité menacé de départ, ou surtout d'un prisonnier évadé venu se cacher pendant quelques jours et chercher sa route pour une nouvelle étape.

Nous avons évidemment connu des mauvais moments. Il ne s'écoulait pas une semaine, que dis-je, pas une journée, peut-être, sans que Sœur Thérèse, interprète officielle de l'Hôpital, ne dut abandonner brusquement ses malades et se précipiter à l'Hôtel de France, à la Feldgendarmérie ou à la Gestapo pour régler une difficulté sérieuse ou conjurer un danger, qu'il s'agisse d'expliquer une évasion, d'éviter l'humiliation d'une garde ennemie à la porte de l'établissement, une réquisition de matériel, l'occupation d'un pavillon et l'expulsion de ses malades, une amende, une

sanction plus ou moins grave ou une arrestation pour certains d'entre nous.

Et toujours la ténacité audacieuse et la diplomatie souriante de Sœur Thérèse parvenaient à égarer les soupçons, à triompher des rebuffades et des exigences brutales de nos occupants. Elle réussissait même à déjouer les pièges que la Gestapo n'a pas manqué de placer sous ses pas.

On vous dira dans un instant combien, en dehors même de l'Hôpital, il a été fait appel au grand cœur de Sœur Thérèse, qui, sans rien négliger de son service pourtant absorbant, s'était faite spontanément l'avocat — et l'avocat souvent heureux — de toutes les causes humaines et françaises.

Et c'est pourquoi, en 1945, à l'occasion d'une petite cérémonie hospitalière et intime, alors que son médecin chef venait de lui remettre la médaille d'honneur du Service de Santé, je lui avais adressé ces quelques mots :

« Plus tard, quand vous serez revenue du pèlerinage à votre Strasbourg natal, j'entrevois une autre fête à laquelle vous nous permettrez de convier vos innombrables amis.

« Ce jour-là, nous souhaiterions voir se détacher sur votre cœur de Française le ruban dont vous vous êtes montrée digne en ces jours douloureux. »

Hélas ! Sœur Thérèse n'aura pas revu son Strasbourg ! Et la récompense que nous souhaitions ne sera pas venue marquer de rouge sa robe d'infirmière et confondre sa modestie légendaire. Elle a entendu sonner les cloches de la Victoire, d'une victoire qu'elle préparait et qu'elle attendait depuis plus de cinq ans. Et puis, elle s'en est allée, bien vite, comme si sa mission était terminée.

Monsieur et Madame Lotz, Mademoiselle Lotz, vous serez privés de l'affection d'une fille et d'une sœur aimante, et nous nous inclinons respectueusement devant votre immense douleur.

Madame la Supérieure, votre communauté vient de perdre, suivant votre propre expression, « son rayon de soleil », et l'Hôpital tout entier, qui aimait Sœur Thérèse et qui n'oubliera jamais ce que fut pour lui cette noble servante, partage intimement votre grande peine.

Le 15 mai 1945.

R. MARLIN.

CONGRÉGATION DES FILLES DE LA SAGESSE.

La Congrégation des Filles de la Sagesse a été fondée en 1703, par le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, qui a été canonisé le 20 juillet dernier (avec l'aide de Marie-Louise Trichet, en religion Sœur Marie-Louise de Jésus, première Fille de la Sagesse et première Supérieure générale).

Le saint Fondateur a donné comme but à sa Congrégation : l'éducation des enfants et des jeunes filles ; le soin des pauvres et des malades ; l'œuvre des retraites spirituelles.

A notre époque, les Filles de la Sagesse sont répandues en Europe, en Afrique, en Amérique.

En France comme en pays de Missions, leurs œuvres d'éducation s'étendent de la petite école de campagne aux Ecoles Normales et Supérieures, Etablissements d'enfants anormaux, sourds-muets et aveugles.

Hôpitaux, maternités, dispensaires, léproseries, tous les différents services sociaux bénéficient du dévouement des Filles de Montfort.

Pour répondre au désir de leur saint Fondateur, les Filles de la Sagesse usent sans réserve du grand secret dont il leur a fait don : « La Vraie Dévotion à la Sainte Vierge ». C'est ce qui caractérise leur spiritualité propre, et c'est par ce moyen qu'elles s'efforcent de réaliser l'essentiel de leur vocation : passer, comme Jésus, la Sagesse incarnée, *en faisant le bien*.

Maison de Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée). — Elles se sont efforcées, pendant les hostilités, de faire tout leur devoir. Quelques-unes d'entre elles ont été honorées de citations au cours des années de guerre.

CONGRÉGATION DE SAINT-DOMINIQUE.

3, Impasse de l'Abbaye, Saint-Maur-des-Fossés (Seine).

La Congrégation enseignante de Saint-Dominique fut établie primitivement à Nancy, en 1853, par la Très Révérende Mère Sainte Rose Lejeune, professeur du Couvent de Neufchâteau, filiale de Langres, le plus ancien des Monastères dominicains enseignants.

La fondatrice fut encouragée et aidée par le Très Révérend Père Lacordaire et ses premiers fils, puisant ainsi à sa source le plus authentique esprit dominicain, adapté aux nécessités actuelles.

La Congrégation s'occupe de toutes œuvres concernant l'éducation : enseignement primaire, secondaire et technique, œuvres d'étudiantes, patronages, associations d'anciennes élèves, cercles d'études, orphelinat. Elle s'est répandue d'abord en France, puis rapidement à l'étranger : Espagne, Suisse, Belgique, Etats-Unis, Canada, Japon.

La Maison-Mère se trouve actuellement à Saint-Maur-des-Fossés, près Paris ; mais l'extension du noviciat vient d'exiger son transfert dans un établissement plus vaste à Mortefontaine (Oise).

Les Dominicaines de l'avenue Sainte-Foy, à Neuilly (Institution Sainte-Geneviève), ont abrité des Israélites pendant l'occupation. Cette charité n'était pas sans risques à l'heure où la Gestapo traquait les Juifs et punissait ceux qui les hébergeaient.

INSTITUT DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE.

Fondé en 1877, par Hélène de Chappotin (en religion Mère Marie de la Passion), l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie comprend actuellement 8.500 religieuses et plus de 360 maisons, dans les cinq parties du monde.

Partageant leur vie entre la prière et le travail, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie s'offrent en victimes pour l'Eglise et les âmes, et se consacrent à l'adoration du Saint-Sacrement et aux labeurs des missions. En filles de Saint-François, elles se donnent aux œuvres les plus variées : œuvres de charité et d'enseignement, assistance aux malade et assistance par le travail, instruction catéchistique, etc.

La Révérende Mère Marie de N.-D. d'Orcival, Supérieure de la Maison des Franciscaines Missionnaires de Mulhouse, a été internée au camp de Shirmeck pendant un an.

Sœur Marie de Sainte-Reine y fut gardée pendant quelques mois.

Le motif de leur détention ? Elles avaient facilité l'évasion de prisonniers.

INSTITUT DES FILLES DE MARIE IMMACULÉE.

L'Institut des Filles de Marie Immaculée (Marianistes), fut fondé à Agen, en 1816, par le Père Chaminade et la Mère Adèle de Trenquelléon (leurs causes de béatification sont en cours).

C'est une Congrégation essentiellement apostolique, aux ordres de l'Immaculée. « Soyons dans notre humilité, le talon de la femme » (Père. CHAMINADE.) Les vœux de religion revêtent le caractère d'une totale consécration à Marie. Son esprit est caractérisé par une vie intérieure intense, un grand zèle apostolique, une insigne piété filiale envers Marie.

Ses œuvres sont principalement des internats et des externats d'enseignement primaire, secondaire, ménager, auxquels s'ajoutent des ouvriers, les œuvres des campagnes et des malades, les mouvements d'Action Catholique.

L'Institut a des maisons dans plusieurs Diocèses de France et d'Espagne.

Maison généralice : Institution du Petit-Val, à Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise).

Les Religieuses Marianistes ont abrité, dans une de leurs Maisons, située près de la ligne de démarcation, des personnes désirant passer en zone libre.

SOEURS DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

La Congrégation de l'Immaculée-Conception de Niort, a été fondée le 8 décembre 1854, par le Révérend Père Pécot, religieux de la Congrégation de Chavagnes (Vendée).

Le but principal de la Congrégation de l'Immaculée-Conception est de conduire ses membres à la vraie perfection religieuse, en faisant de leur vie, un hymne de louanges à la Vierge Marie, que les religieuses doivent honorer spécialement dans le glorieux privilège de son Immaculée Conception.

La sanctification du prochain est le deuxième but de la Congrégation. Pour l'atteindre, les Sœurs s'appliquent à l'instruction des enfants dans les écoles maternelles, les écoles primaires, secondaires ou professionnelles, les pensionnats et les ouvriers.

La Congrégation ayant été reconnue comme hospitalière en 1909, les Sœurs se chargent aussi de cliniques, d'hospices et vont visiter les malades à domicile.

Les Religieuses de l'Immaculée-Conception de Dinant (Belgique), pendant la guerre. — Les Religieuses de l'Immaculée-Conception de Dinant ont vécu, pendant l'occupation allemande, une magnifique épopée. En octobre 1940, une grande partie du Couvent des Sœurs est réquisitionnée et la Feldgendarmarie, à laquelle plus tard, s'ajouta la Gestapo, s'y installe.

Aussitôt, trois caves basses sont aménagées en cachots où le jour pénètre par d'étroits soupiraux. Sans arrêt, les prisonniers vont se succéder nombreux, puisque plus de 2.000 passeront dans les geôles. Alors tout de suite, la Supérieure de la Maison, Sœur Marie-Immaculée, se constitue Sœur de Charité : elle organise un système de ravitaillement pour nourrir ces pauvres malheureux. De généreux patriotes, des parents de prisonniers apportent leur concours, et chaque jour, à travers les barreaux des soupiraux, les prisonniers reçoivent pain blanc et beurre, pâté de viande et quelquefois fruits et friandises. Avant de partir pour une destination souvent pire, ils emportent avec eux linge et couvertures que la Sœur s'est procurés non sans difficultés. Mais là ne s'arrête pas son ardent patriotisme.

Membre actif d'une vaste organisation de Résistance dinantaise, elle transmet les messages des prisonniers. Que de familles ainsi renseignées sur le sort des leurs ! Que d'interrogatoires facilités et de libérations obtenues ! Que de vies sauvées !...

Chaque jour, « l'Ange des Détenus », comme l'appellent les malheureux opprimés, expose noblement mais simplement sa vie : elle avoue que son cœur bat très fort lorsqu'elle va porter la nourriture à ses prisonniers ; cependant, elle n'hésite pas : Dieu et la Vierge sont avec elle. Et puis, des êtres dépourvus de tout attendent le geste charitable qui diminuera leurs souffrances et les consolera, en attendant d'être libérés. La pensée du soulagement procuré est sa grande récompense.

A deux fois différentes, son héroïque manège faillit être découvert. L'orage passé, elle recommence non sans crainte, mais avec une confiance que rien ne peut ébranler. Témoin des souffrances endurées par les prisonniers et des scènes déchirantes qui se renouvellent chaque jour, elle apporte à tous, avec la nourriture corporelle, le réconfort moral qui leur est si nécessaire.

Une émouvante manifestation de reconnaissance a eu lieu le 11 août 1946, en l'honneur de la chère Sœur Marie-Immaculée. Elle débuta par la réception des Sœurs à l'Hôtel de Ville. L'héroïne du jour est accompagnée de la Révérende Mère Marthe du Sacré-Cœur, Assistante générale des Religieuses, et de sa mère, entourée des membres du Comité organisateur et d'anciens prisonniers qui ont tenu, par leur présence, à témoigner à leur bienfaitrice leur vive reconnaissance.

Le bourgmestre de la ville, M. Leclef, accueille les Sœurs et prononce un discours de bienvenue : en termes sobres, mais bien

sentis, il retrace le rôle magnifique joué par la chère Sœur, dans la Résistance.

Puis il remet lui-même à Sœur Marie-Immaculée, un beau Christ en cuivre, témoignage tangible de la reconnaissance de la ville de Dinant.

A l'issue de cette cérémonie officielle, a lieu la bénédiction d'une splendide statue de Notre-Dame du Maquis, inspirée d'une maquette dessinée par le Révérend Père Lenoir, de Namur, qui fut détenu dans les cachots en août 1944. Cette œuvre d'art, sculptée par l'artiste Simon, a été érigée près des portes du cachot.

Depuis, Sœur Marie-Immaculée a reçu une décoration « Le Bijou » du Mouvement national de Résistance « Le Lion Belge », et deux attestations : l'une du Mouvement National Belge pour lequel elle a beaucoup travaillé, l'autre du Mouvement « Bayard ».

SOEURS MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE.

La Congrégation des Sœurs Missionnaires de la Société de Marie, distincte de la Société des Sœurs Maristes, a été fondée en 1880, par le R. P. Méchin, Mariste, et par M^{me} Troussel des Groués.

Ces Religieuses se consacrent exclusivement aux Missions d'Océanie.

La Maison-Mère des Sœurs Missionnaires de la Société de Marie est à Sainte-Foy-lès-Lyon (Rhône), 5, rue du Signal.

Une seconde maison de formation est située aux Etats-Unis.

Les Sœurs Missionnaires de la Société de Marie ont écrit, sur des terres lointaines, une épopée magnifique.

Aux Salomon méridionales, deux Sœurs, Sœur Marie-Sylvia et Sœur Marie-Odilia, pour avoir refusé de collaborer avec les Japonais, ont été emmenées prisonnières, laissées huit jours sans nourriture, et finalement égorgées à coups de baïonnette.

Les autres ont pu se sauver dans la brousse et, après une fuite éperdue à travers montagnes et rivières, ont été évacuées en Calédonie.

Aux Salomon méridionales, un groupe de trois Sœurs, d'abord prisonnières à Kieta à la fin de 1942, ont été emmenées un an après, à Buin, au sud de Bougainville. Elles sont restées là, dans la brousse ainsi que les Pères. Nourries seulement de soupe et de riz, elles cherchaient parfois des feuilles pour apaiser leur

faim. Leur case était entourée de marécages ; aussi tout le monde fut bientôt malade : Sœur Marie-Camille est morte là. En mars 1945, les avions ont tout mitraillé ; les Sœurs n'avaient plus de maison. Les Pères leur ont fait un abri avec des feuilles. Elles y sont restées jusqu'au 9 avril où le P. Junker leur a fourni le moyen de s'évader, avec le secours des indigènes. La forêt était si sombre qu'elles devaient se tenir l'une l'autre pour ne pas se perdre. Elles avaient à traverser rivières et marécages... Fuite tragique ! Lorsqu'enfin elles rejoignirent les Australiens, il fallut quatre semaines de soins à l'hôpital de Torokina pour les mettre en état de faire, en avion, le voyage de Sydney. Quand elles sont arrivées à Villa Maria, elles étaient en guenilles et absolument méconnaissables. On leur aurait donné 80 ans, L'une d'elles y a complètement perdu sa santé.

Sept autres Sœurs ont été faites prisonnières à Patupatupai. Elles étaient devant leur maison quand les Japonais bondirent sur elles, braquant un revolver sur leur poitrine, les traitant d'espionnes, disant qu'ils allaient les tuer et qu'ils avaient déjà coupé la tête à Sœur Marie du Sacré-Cœur — ce qui était faux —. Comme l'un d'eux se jetait sur un Père pour le ligoter, deux Sœurs se placèrent entre eux. Par-dessus leurs épaules, l'énergumène prenait le Père à la gorge, le serrant fortement pour l'étrangler. Sur ces entrefaites un officier arriva, disant qu'il devait emmener tous les Missionnaires au camp japonais. Les soldats pillèrent alors ce que possédaient les Sœurs. Elles partirent donc sous la pluie et presque sans vêtements de rechange. Emprisonnées, elles n'avaient ni couvertures, ni oreillers ; elles étaient dévorées par les moustiques et si serrées les unes contre les autres qu'une ne pouvait bouger sans les réveiller toutes. Elles étaient nourries de légumes, au commencement, puis de riz sans sel.

Transportées à Raboul, on les occupa à balayer les rues de la ville. Enfin, à la demande de Mgr Scharmack, elles furent envoyées à Vunapope, Mission des Pères du Sacré-Cœur. Là, elles étaient un peu plus libres, mais durent subir les bombardements continuels. Après la totale destruction de Vunapope, elles furent envoyées au camp de Ramale où elles furent obligées de faire les jardins, pendant des heures, sous le terrible soleil ou sous la pluie battante : Sœur Marie-Domitilla mourut dans ce camp, épuisée, en novembre 1944.

En 1945, les Japonais devinrent intraitables pour leurs prisonniers et vraiment cruels pour les indigènes. Ils avaient résolu

d'exécuter tous les captifs le 24 août. Heureusement, le 19 août, on apprit que la guerre était finie !

Sœur Marie-Odilia et Sœur Marie-Sylvia (S. M. S. M.).

Les Japonais fuient et abandonnent Guadalcanar. Les Américains découvrirent à Fasinboke, près de Ruavatu, des corps horriblement meurtris : deux hommes et deux femmes, la gorge tranchée par les baïonnettes.

Voici ce que racontent les indigènes : les deux Missionnaires et les deux Religieuses, après avoir fait évacuer leurs chrétiens, sont restés sur place. Les Japonais prétendent les envoyer porter de faux renseignements aux Américains. Ils refusent. On les met aux fers huit jours sans nourriture. Les Japonais menacent. Nouveau refus. On les exécute. Des martyrs ? Peut-être. Des héros ? Sûrement. Ils se nomment : R. P. Gude-Endgbering (Hollandais) et R. P. Duhamel (Américain). Les deux Sœurs : Marie-Odilia et Marie-Sylvia sont Françaises.

Sœur Marie-Camille (Luxembourgeoise), S. M. S. M., déportée au camp de Rabaul, le Dachau mélanésien, y mourut de consommation.

Evasion de Mgr Aubin et des Sœurs Missionnaires de Visale.

7 août 1942. — Attaque de Tutagi par les avions américains. La D. C. A japonaise de Tsapuru tire et les Américains, ne sachant d'où partent les coups, mitraillent Visale. Tout le monde s'enfuit de la station. Mgr Aubin continue sa messe.

« Après la messe, il y eut une accalmie. Aussi, avant de m'abriter, je décidai de prendre un morceau de pain à la station. Je longeais le presbytère. A peine devant la véranda, un avion déboucha très bas et mitrilla la maison ; les balles passèrent tout près de moi. Quand l'avion fut au-dessus de la rade, je courais aussi vite que je pouvais vers le taillis. J'avais fait à peine 50 yards qu'un autre avion, venant derrière la cathédrale, me survolait très bas. Je me jetai au sol et entendais les balles siffler près de moi et, en même temps, une bombe tombait près du dortoir des garçons, bâtiment de cent pieds de long qui fut entièrement détruit, ainsi que tous les bâtiments de la station. Mais, par une protection spéciale, je ne fus pas touché. Je courus m'abriter dans les taillis.

« Pendant trois semaines, tout le personnel de la Mission

séjourna dans les bois, non loin de Visale, vivant dans de petites huttes. Chaque jour, je passais quelques heures dans ma résidence pour travailler un peu. Plusieurs fois, en venant ou en retournant, nous étions obligés de nous arrêter et de nous cacher pour n'être pas vus des patrouilles américaines ou japonaises, craignant d'être pris pour des Japonais par les uns ou pour des Américains par les autres. »

29 août. — Deux indigènes viennent de Visale chercher une Sœur pour soigner Mgr Aubin atteint de dysenterie. Sœur M. Georges part avec eux, sans lumière, trébuchant à chaque pas dans l'obscurité...

31 août. — Les Japonais de Tsapuru, grossis des émigrés du champ de bataille, vont à la station. Mgr Aubin, qui s'est réfugié au village, peut les voir s'installer dans les bâtiments de la Mission qu'il vient de quitter, et les dévaliser. Il faut s'éloigner ; Monseigneur, trop faible, est porté par les indigènes, dans un hamac. Ils s'arrêtent dans une case abandonnée. Les Japonais passent à vingt mètres de là sans les découvrir. Peu après, on apprend qu'un indigène, qui a refusé de dire où étaient les Missionnaires, a été tué. On décide d'aller jusqu'à la station de Tangarare.

L'exode. — En pirogue, quand c'est possible, ou à marches forcées, tantôt dans le sable mou du rivage, tantôt dans les sentiers escarpés éboulés çà et là, les Missionnaires, par petits groupes, fuient. La pluie tombe parfois, rendant les sentiers plus glissants. Les indigènes leur offrent légumes et poisson. Enfin, ils arrivent à Tangarare. Accueillis à bras ouverts, ils peuvent reprendre quelques forces et se réjouissent d'avoir trouvé le calme.

Des indigènes apportent, de Visale, de mauvaises nouvelles : la station est occupée. Les Japonais ont tiré sur les enfants, en blessant plusieurs ; l'église a été profanée ; les soldats ont revêtu les ornements sacerdotaux, fait ripaille, bu dans les vases sacrés et chanté, en s'accompagnant de l'harmonium...

Septembre. — L'ennemi avance. Il n'y a qu'une semaine qu'on se repose et il faut déjà repartir !

Le soir, deux garçons s'offrent pour conduire les fugitifs à Takurakura. On y passe quelques jours, puis on repart. Il faut traverser des rivières. Les Sœurs ont beau relever leur robe aussi

haut que possible, il faut continuer de marcher avec des vêtements mouillés... Il faut escalader des montagnes... On marche à la file indienne, un indigène en tête, ouvrant la brousse au fur et à mesure. La nuit, couché sur le sol, on entend les cris des oiseaux sauvages et le frémissement de la brousse où se faufilent les serpents. Comment dormir ?

A Ruavatu, où l'on espérait s'installer au cœur de la forêt vierge, un message de Mgr Aubin, resté en arrière, rappelle les fugitifs qui doivent revenir à Takurakura ; un avion les y prendra. Force est de refaire la course en sens inverse. Vaine attente. Enfin, le lendemain, M. Horton, chef du gouvernement, prend les fugitifs en bateau. Le *Ramada* passe, sans être attaqué, au milieu d'un convoi japonais... Les passagers peuvent voir de leur cher Visale les débris fumants de la maison épiscopale ! Cependant, un bateau de guerre prend les fugitifs à bord et les débarque à Nouméa, non sans avoir, par un habile détour, évité un sous-marin.

« Compris dans l'ordre général d'évacuation, j'ai dû lutter avec le général en chef des troupes américaines, général Vandegrif. Comme il insistait, je l'ai pris par le cœur et lui ai dit : Général, quand un vaisseau est en danger, son capitaine ne le quitte pas... Il me répondit : « C'est bien ». Toutes mes mitres avaient disparu. On a dit qu'un Japonais en aurait échangé une pour un régime de bananes. Quand j'ai fui sous la mitraille, le 7 août 1944, je n'ai sauvé qu'une pauvre soutane et la croix pastorale que je portais sur moi. Tout le reste... tout a disparu.

« Les restes vénérés de Mgr Epalle, que nous avions gardés pendant quatre-vingt-dix-sept ans, ont disparu pendant la tourmente. Ils étaient conservés à l'évêché et je me proposais de les faire placer dans un mausolée à la date du centenaire (1945). »

Rescapée de Rua-Vatu.

Récit de Sœur Marie-Edmée (S. M. S. M.).

Première arrestation. — Le matin du 2 août 1942, nous étions tous à l'église, quand les Japonais nous surprirent. Après avoir inspecté la maison des Pères, ils visitèrent aussi la nôtre. Nous étions passablement effrayés.

Peu après, le Père Supérieur vint nous dire : « Les Japonais nous conduisent à leur chef. » L'officier nous dit de prendre de la nourriture pour la journée. Il espère que nous reviendrons sans tarder. Comme ils pensaient que nous n'étions que deux

Pères et deux Sœurs, Sœur Marie-Odilia se tint un peu à l'écart et échappa à leur contrôle. Elle resta surveiller la station.

A la poursuite du chef. — Nous voilà donc partis, les Pères Oude-Engberink et Duhamel, Sœur Marie-Sylvia et moi, sous la garde de sept Japonais. Dans l'après-midi nous arrivions au village indiqué. Mais le chef n'y était plus. Nous allâmes de village en village, jusqu'au soir, sans parvenir à l'atteindre. L'officier nous disait : « Je ne sais pas où il peut se trouver. » Il y avait eu une bataille la veille. Nous rencontrions des cadavres et des tombes fraîchement recouvertes...

A la tombée du jour nous nous arrêtâmes dans un village où les Japonais avaient campé la veille. Nous y passâmes la nuit sur une branche de cocotier.

Le lendemain matin, après nous être remis entre les mains de la Providence et avoir avalé quelques bouchées de riz, nous partions de nouveau. Nous approchions du terme du voyage, mais il nous fallait encore traverser une rivière, plus large que les précédentes et cela nous effrayait. Comme nous hésitions, un officier nous menaça de sa baïonnette.

« *On vous nommera les dieux de la Patrie...* ». — Enfin, nous arrivâmes au camp où se trouvait le chef. Il s'excusa d'abord de nous avoir fait faire un si long parcours. Puis il nous demanda nos noms, notre pays, ce que nous faisons dans l'île. Enfin, il nous exposa la raison pour laquelle il nous avait fait venir : aller au-devant des Américains pour leur dire de s'arrêter, car c'était inutile de se laisser écraser entièrement, les forces japonaises étant invincibles. « Et si vous nous obtenez cela, nous dit-il, on vous nommera les dieux de la Patrie. »

Les Pères déclarèrent qu'ils étaient prêtres catholiques romains et qu'ils ne pouvaient se mêler de ces affaires militaires. Alors, on nous expédia au fond d'un village indigène, dans une case criblée de balles, et toujours sous la garde des soldats. Sans une intervention divine, nous étions perdus. Nous priions ; nous réceptions le chapelet ; nous nous préparions à la mort.

L'alerte fut donnée. Nous vîmes tous les soldats se mettre en position, les mitrailleuses ajustées devant nous.

Libres... pas pour longtemps. — Le soir, le commandant réunit ses soldats pour les exciter au combat. On nous fit placer en ligne derrière eux ; et, quand il eut fini de parler, ils partirent tous.

Nous restions là, toujours debout et toujours gardés. Enfin, après peut-être une demi-heure, on nous fit retourner dans la case, mais seuls. Était-ce un piège ? Certainement on devait nous surveiller... Nous nous abandonnions à la volonté de Dieu. Au bout d'un certain temps, un officier et deux soldats nous apportèrent la liberté. « Puisque vous ne pouvez nous aider, dirent-ils, retournez dans votre Mission ; mais auparavant, attendez dix minutes, ni plus ni moins. »

Les dix minutes écoulées, nous retrouvions nos jambes, malgré la fatigue de la veille. Nous étions comme des oiseaux qui sortent de cage ; nous ne pensions même plus aux crocodiles, en repassant les rivières. Enfin, trois jours après notre départ, nous retrouvâmes Ruavatu et sœur Marie-Odilia. Nous avions beaucoup de choses à nous raconter !...

Trois semaines plus tard, les Japonais revinrent. Nous devions nous partir. Le Père Supérieur finit par obtenir que l'une de nous restât pour garder la station. Je fus désignée...

Dans la bataille et la brousse. — Après trois jours d'attente, les bombardements recommencèrent. Je me sauvai avec les enfants. En chemin je dus faire la morte pour attendre que fut un peu apaisée cette poursuite d'avions au-dessus de nos têtes.

Mais nous avions été vus et un avion jeta de la mitraille tout près de nous. Cependant, personne ne fut atteint. Tout l'après-midi, nous errâmes sous les grands arbres. Le soir, nous fûmes à la station prendre des couvertures. Je la trouvai toute bouleversée. J'entendis une fille m'appeler : « Ma Mère, viens vite ! » Elle me dit qu'elle avait vu des Japonais sous notre véranda. Chez les Pères, il y en avait la pleine maison. Nous l'avions échappée belle !

Après avoir passé la nuit à Reko, nous nous enfonçâmes plus avant dans la brousse. Nous trouvâmes des centaines d'indigènes fuyant leurs villages évacués. Nous entendions les bombes qui pleuvaient à Tasi-Boko, où avaient été emmenés nos Missionnaires. Cela faisait mal à entendre.

Héroïsme et martyre. — Après quelques jours, au péril de leur vie, les indigènes firent une apparition à la Mission. Ils en rapportèrent le tabernacle qui contenait la Sainte Réserve dont ils prirent le plus grand soin, édifiant une petite chapelle de branchages pour le Saint-Sacrement.

Nos Missionnaires, partis le 30 août, ne revenaient plus ! La

bataille était terminée. Les Américains avaient refoulé les « invincibles Japonais ». Les indigènes reçurent d'eux l'ordre de déblayer le terrain, de désamorcer les bombes non éclatées et de brûler toutes les cases. Alors furent découverts les corps des Missionnaires, tous dans la même case, égorgés à la baïonnette. Nous étions au 23 septembre.

Seule ! Missionnaire quand même. — Je me sentais bien seule ; je ne pouvais aller à aucune Mission, les chemins étant inaccessibles pour moi et je ne savais trop que faire, quand je reçus une lettre du Père de Clerck. Parti de Tangarare, il ramenait par les montagnes deux aviateurs tombés en parachute. Il m'invitait à venir à Goldridge. J'y partis le 27 septembre, avec deux filles. La plus grande, en passant dans son village, m'abandonna ayant trop peur des bruits de la guerre. Je continuai donc avec la petite, une orpheline. Nous allions un peu à l'aventure... Après trois jours de marche, j'arrivai à cette haute montagne. Un fonctionnaire du Gouvernement, qui s'était caché là, s'occupait des liaisons par radio. Je restai avec lui deux longs mois, attendant que le danger fût écarté.

Sauvée malgré tout. — Enfin, après quelques semaines d'attente, on vint me chercher de nouveau. Le 8 décembre, je descendais les montagnes ; et après avoir passé successivement par les deux camps, je pus être évacuée par avion. Quittant les Salomon le matin, j'arrivai à Nouméa le soir, où les chères Sœurs de la clinique furent tout étonnées de me voir. Mais qu'elle joie de part et d'autre et que je trouvai bon de reprendre la vie de communauté !

SOEUR MARIE-EDMÉE.
S. M. S. M.

LA CONGRÉGATION DES SOEURS DE LA MISÉRICORDE DE SÉEZ.

La Congrégation des Sœurs de la Miséricorde de Séez a été fondée en 1823, par M. le Chanoine Bazin, Confesseur de la Foi, Vicaire Général, Supérieur du Grand Séminaire de Séez, au lendemain de la grande Révolution.

Quand mourut son fondateur (15 novembre 1855), la Miséricorde comptait 240 religieuses, 15 Maisons réparties en 5 diocèses. Aujourd'hui (1947), elle se compose de 800 religieuses en 58 Maisons (20 diocèses) : 54 établissements en France, 2 en Belgique, 1 à Londres, 1 en Ecosse.

Les religieuses font les trois vœux ordinaires de religion. Le postulat dure six mois,, le noviciat deux ans. Le but spécial de la Congrégation est le soin des malades à domicile et, avant tout, les pauvres. 70.000 à 80.000 malades sont annuellement soignés par les Sœurs de la Miséricorde. Les religieuses peuvent donner des soins à leurs parents malades.

La Congrégation a reçu du Saint-Siège le décret de Louange, l'approbation de l'Institut et de ses Constitutions à titre d'essai en 1931, l'approbation définitive en 1943.

Les Religieuses de la Miséricorde, dont la Maison mère est à Séez (Orne), ont donné, au cours de la guerre, abri à de nombreuses communautés religieuses dans plusieurs de leurs maisons.

Elles ont aussi connu l'épreuve :

1° L'occupation par les Allemands de plusieurs de leurs maisons : Bellême, Vire, La Ferté-Macé, Séez.

2° En mai 1940, la maison de Calais (paroisse Notre-Dame), a été détruite ; en 1941, la maison de Cherbourg a été durement sinistrée au cours de la guerre.

En Normandie, les maisons d'Argentan, Flers, Condé-sur-Noireau, Vire, ont été détruites ; celles de Vimoutiers, Lisieux, Falaise, Carentan, très endommagées.

Six religieuses ont été tuées sous les bombardements : 2 à Argentan, 2 à Tinchebray, 1 à Flers, 1 à Condé-sur-Noireau.

3° Trois religieuses ont été en captivité comme Britanniques, à Besançon, puis Vittel. L'une d'elles, libérée comme malade en 1941, trouva la mort au bombardement de Flers en 1944.

4° Les Religieuses de la Miséricorde ont soigné blessés et sinistrés avec un inlassable dévouement. La Maison mère de Séez a accueilli les soldats malades au cours de l'hiver 39-40. Les religieuses furent également chargées de l'hôpital militaire établi à l'ancien Evêché de Séez.

De juin 1944 à la libération de Séez (12 août 1944), elles ont eu, à la Communauté, un hôpital de triage où elles ont soigné des soldats de toutes les nationalités : Polonais, Alsaciens, prisonniers anglais, américains, etc... (15.000 blessés sont passés chez elles).

Les religieuses de toutes ces villes sinistrées de Normandie ont accompli leur devoir héroïquement ; elles sont restées jusqu'au bout ; leur conduite a été digne de tous éloges, car elles se sont portées, au mépris du danger, au secours des blessés et des mourants. Elles sont parties les dernières, se rendant dans

les cantonnements et les postes de secours pour y exercer leur dévouement.

Pendant cinq ans, la Révérende Mère Vincent de Paul (décédée), a envoyé aux prisonniers de nombreux colis, les lettres de remerciement en font foi. A Rennes, une religieuse de la Miséricorde s'est particulièrement intéressée à un camp de prisonniers malgaches et leur a fait passer d'innombrables paquets. En reconnaissance, l'un de ces prisonniers a voulu prendre son nom de religion comme nom de baptême. Et il ne l'avait même jamais vue !

CONGRÉGATION N.-D. DE SION.

La Congrégation de Notre-Dame de Sion a été fondée, il y a un peu plus d'un siècle, par le R. P. Théodore Ratisbonne, converti du judaïsme par la prière et la réflexion philosophique.

Son frère, Marie Alphonse, vint l'aider quelques années plus tard, après sa conversion due à une apparition de la Très-Sainte-Vierge à Rome.

Cette Congrégation comprend une Maison de religieuses contemplatives vouées uniquement à la prière et à la pénitence pour la conversion du peuple d'Israël. Les autres religieuses, qui offrent leurs prières et leurs travaux dans le même but, consacrent leur activité à des œuvres d'enseignement réparties dans les cinq parties du monde où elles ont aussi des néophytats, des foyers d'étudiantes, des ouvriers, des dispensaires. Un groupe d'entre elles, les « Ancelles », spécialement destinées à l'apostolat direct auprès d'Israël, se spécialisent dans les œuvres sociales que réclame un tel apostolat.

Réparatrices, enseignantes, missionnaires, les religieuses de Notre-Dame de Sion doivent être animées d'un zèle ardent pour le salut des âmes.

Leur nombre dépasse aujourd'hui 2.000.

La Maison mère est à Paris, 61, rue Notre-Dame-des-Champs.

1939-1940. Notre Maison de Strasbourg a dû être évacuée dès le début de cette guerre. Le pensionnat s'est transporté en partie dans notre maison de campagne de Gérardmer, où il a pu rester un an.

Au Mans, nos locaux ont été réquisitionnés comme hôpital militaires et nos sœurs ont assuré les services d'infirmières, de lingères et de cuisinières dans cet hôpital tout le temps de cette réquisition.

En mai 1940, lors de l'exode de la Belgique et du nord de la France, notre Maison de St-Omer se fit très accueillante pour les réfugiés sans abri, tant pour les religieuses de divers ordres que pour les civils.

Campagne d'Afrique. — Notre maison de Tunis offre ses locaux rendus libres par le départ des pensionnaires à l'Œuvre du Secours National. Et bientôt s'organise un Centre d'Accueil, où les sinistrés de Bizerte sont reçus. Ce sont d'abord les familles des officiers, puis une trentaine de femmes et d'enfants venant de la Caserne Saussier. Soins et secours aux bébés sont donnés.

Quelques jours plus tard, une cinquantaine de nouveaux réfugiés achèvent de remplir les dortoirs. Ensuite, ce sont les classes qui sont remplies par d'autres familles d'officiers. Mais les réfugiés affluent toujours et les sœurs leur abandonnent une à une toutes les pièces réservées à la Communauté. Notre vaisselle ne suffisant plus, nous avons recours à Tunis-Palace qui nous fournit le nécessaire. Fin novembre, nous comptons plus de 150 réfugiés dont nous devons assurer le vivre et le couvert, vingt autres arrivent encore peu après, puis une cinquantaine de militaires en congé rejoignent chez nous leur famille. En décembre, nous avons 360 réfugiés qui nous restèrent jusqu'à la libération de Tunis (mai 1943).

Le pensionnat de Khaznadar (par le Bardo, près Tunis), a hébergé un centre de militaires convalescents pendant la période de 1939-1940. Un Etat-Major français s'y est aussi installé.

En 1943, pendant l'occupation allemande, un groupe de réfugiés fuyant Tunis dans la crainte des bombardements, y furent accueillis. Plus tard, les Alliés établirent un camp de prisonniers italiens dans le jardin.

Prisonniers. — Mentionnons d'abord une de nos religieuses malade et âgée de 65 ans, d'origine israélite, Mère M. G..., qui fut enlevée de notre maison de malades d'Issy-les-Moulineaux ; elle fut d'abord prisonnière à Drancy, d'où elle fut évacuée le 2 février 1944. Depuis lors, nous n'avons plus eu aucune nouvelle d'elle et toutes nos démarches pour en obtenir sont restées vaines.

La Supérieure de notre Maison de St-Omer, de nationalité belge, Mère Marie D..., à cause de cette nationalité, est emmenée en captivité. Elle y reste plusieurs mois, à Troyes.

Elle se trouve chargée de la direction d'un groupe de religieuses de nationalités diverses qui sont ses compagnes de captivité.

Sœur Marie L..., de notre Maison du Mans et Sœur Marie L..., de celle de Biarritz, sont aussi emmenées en captivité à cause de leurs papiers qui sont de nationalité anglaise. Pendant tout le temps qu'elles seront prisonnières, elles ne resteront pas inactives, mais elles organiseront des cours et des leçons particulières pour celles qui partagent leur sort et auront la meilleure influence sur l'état moral du camp.

Un très grand nombre de nos anciennes élèves ont participé à des organisations de résistance, de renseignements ou d'évasion. Nous ne pouvons toutes les mentionner. Nous citerons seulement quelques cas particulièrement remarquables. Tel est celui d'une de nos anciennes de Strasbourg, Alice D... qui, avec sa sœur et un groupe d'Anciennes de Sion, avait toute une organisation de résistance et d'évasion, assurant des relais pour les prisonniers évadés d'Allemagne. Plusieurs membres de ce groupe furent arrêtés et subirent une dure captivité et en particulier Alice D..., qui fut enfermée en forteresse en Allemagne et qui réussit à s'évader. Elle fut aux prises aux pires difficultés et sa vie fut constamment en danger pendant son périlleux voyage de retour en France.

La Maison-Mère a hébergé des réfugiées, civiles et religieuses, en particulier, les Bénédictines de Lisieux qui avaient dû quitter leur monastère, anéanti par les bombardements et qui se trouvaient absolument sans abri. Elles restèrent chez nous pendant près de deux mois.

En 1940, un groupe de religieuses de cette Maison-Mère fut détaché pour s'occuper du Centre d'Accueil de Nemours, organisé dans l'école de garçons de la ville. Elles furent chargées des soins aux réfugiés et de leur ravitaillement.

La Maison de St-Omer, bien qu'à moitié occupée par les Allemands, réussit cependant à rouvrir ses portes pour les élèves du pensionnat. Il en fut de même pour la *Sion du Mans*. Grâce à des familles amies, des locaux furent prêtés en ville où les diverses classes purent trouver un asile. Grâce à cela, les cours purent continuer sans arrêt pendant toute la durée de la guerre.

La Maison de Grenoble mérite une mention spéciale pour son activité dans la Résistance. Elle ouvrit d'abord un Centre social, où une religieuse, assistante sociale, aidée de deux autres assistantes laïques, s'occupait du placement des enfants israéliques.

Fondée en 1940, cette œuvre devint en 1942, un centre de résistance.

Au début, travail en liaison avec le « Secours National », avec les « Amitiés chrétiennes », avec l'O. S. E. (Œuvre de Secours aux Enfants Juifs), avec l'U. G. I. F. (Union Générale des Israélites de France) et avec l'E. I. (Eclaireuses israélites).

Plus de 800 familles menacées passent par Sion : placement des enfants juifs, surtout à la campagne, « planquage » des adultes recherchés par la Gestapo, organisation de départs clandestins pour la Suisse, avec cartes d'identité, de ravitaillement et autres papiers nécessaires fournis par ce centre. Passage clandestin des adultes recherchés en Suisse. Convois organisés, conduits jusqu'à la frontière ; lorsque l'accent étranger pourrait être compromettant, on déclare que ces adultes sont souds-muets. Souvent la police prête son aide pour ces départs. Hébergement provisoire de gens à cacher dans notre maison. Les deux assistantes sociales laïques sont rétribuées par les fonds secrets des « Amitiés chrétiennes » et par ceux de la Résistance. En 1940, 20.000 francs par mois sont fournis par ces derniers par l'intermédiaire de Germaine R...

Les assistantes sociales assurent la visite des enfants dans les fermes où ils sont cachés et leur procurent le nécessaire, car les parents ne peuvent et ne doivent avoir aucun rapport direct avec ces enfants, dont le dossier est caché dans une maison voisine de Sion. La police allemande fait plusieurs visites dangereuses ; une fois, on vint chercher la religieuse qui s'occupe des Juifs.

Mentionnons encore les démarches faites en 1942, pour faire sortir des détenus des camps de concentration. On est arrivé à un résultat pour 4 ou 5 d'entre eux dans les camps de Gurs, de Rivesaltes et de Baume-la-Rolande.

Relations avec plusieurs chefs de la résistance du Vercors et d'ailleurs. L'aumônier de cette maison de Grenoble, ainsi que plusieurs professeurs, étaient des agents de liaison avec le maquis.

Au moment de la débâcle allemande, le maquis du Vercors avait donné comme point de ralliement notre maison de N.-D. de l'Osier, où nous avions fait partir nos pensionnaires des classes moyennes et des petites classes.

Enfin, pendant toute la guerre, des enfants juives étaient cachées sous de faux noms dans toutes les classes du pensionnat de Grenoble.

Notre aide aux Juifs de toutes conditions a été si manifeste que le président du Consistoire est venu personnellement remer-

cier la Supérieure de Sion de l'aide apportée à ses corréligionnaires et faire une offrande de reconnaissance pour nos œuvres.

La Maison de Lyon a pu aussi aider la Résistance et porter secours aux Juifs traqués. Aussi, est-ce dans la chapelle de cette maison que fut célébrée la Messe de la Libération par le Colonel Lemoine (Dom Guetté), en présence de l'Etat-Major du Vercors et du Colonel Descours, le 2 septembre 1944, alors que les Allemands étaient encore au cœur de la ville et essayaient de résister dans la presque île Perrache.

L'Etat-Major arriva sans prévenir pour la célébration de cette Messe et comme on demandait pourquoi ils étaient venus chez nous, ils répondirent que c'était tout naturel, car Sion avait été un pur foyer de résistance.

C'était en effet un relai, où les agents du Vercors venaient prendre les mots d'ordre. Ils trouvaient chez nous, ravitaillement, vêtements, etc..., cachés pour eux. Un jour même, de très lourds sacs de sucre devant servir à faire des confitures pour le maquis et 1.000 caleçons durent être emportés très rapidement dans une maison voisine, car nous apprenions qu'une perquisition allait être faite dans notre maison qui était surveillée.

Germaine R... et ses aides, pour les travaux de la Résistance, avaient leur chambre dans notre Maison de Lyon.

Pendant toute la durée de la guerre, des femmes et des enfants furent aidés et placés par Sion, les papiers nécessaires leur étaient fournis : un vrai service social s'était organisé, grâce à un groupe dévoué de jeunes femmes et de jeunes filles groupées autour de nous.

Une étudiante égyptienne, musulmane convertie au catholicisme, étudiante de 3^e année de médecine, venait de Lyon à Paris chaque semaine, porter le courrier du maquis. Elle passait la ligne de démarcation, munie de faux papiers, et cela deux nuits de suite, le samedi et le dimanche soir, pour être de retour le lundi matin pour ses cours.

Elle devait aussi transporter de fortes sommes d'argent pour le maquis et il lui arriva de dormir dans le train de Paris à Lyon avec un oreiller bourré de dix ou quinze millions.

Des femmes internées au fort de Montluc, à Lyon, étant parvenues à se libérer elles-mêmes avant le départ des Allemands, trouvèrent asile dans notre maison de Lyon.

Après la libération de la ville, Mgr Hentz vint célébrer la Messe à notre autel, en présence de la colonie d'Alsaciens-Lor-

rains de Lyon, pour demander la prompte délivrance de l'Alsace et de la Lorraine.

Notre Centre social en plein ghetto parisien a pu fonctionner pendant toute la guerre et venir en aide à de nombreux Israélites. Nous avons pu sauver ainsi beaucoup d'enfants en les plaçant à la campagne et on est parvenu à assurer leur subsistance.

A *Marseille* aussi, nous avons pu cacher, héberger et nourrir beaucoup de malheureux Israélites, lorsque les Allemands supprimèrent la ligne de démarcation et occupèrent la France entière. Nous avons pu alors procurer des cartes d'identité et d'alimentation aux Juifs traqués. L'Archevêché nous obtint la permission de visiter les prisonniers des camps de concentration juifs. Nous pouvions leur porter des colis et même en faire sortir quelques-uns en faisant la promesse de les ramener le soir. Grâce à notre intervention, quelques enfants ont pu être libérés.

Toutes nos Maisons de France ont accueilli des réfugiés. Mentionnons notre *Sion de Grandbourg* (S.-et-O.), qui abrita sous de faux noms des petites filles juives et aussi des religieux poursuivis à cause des services qu'ils avaient assurés dans la Résistance.

A *l'étranger*, nos maisons qui sont des centres de culture et d'influence françaises ont aussi servi la cause des Alliés pendant toute la guerre. Par exemple, notre maison de *Londres* (Bayswater), a abrité les brancardiers de la R. A. F., tandis que nos sœurs de cette maison assurèrent le Service social.

A *Ramleh-Alexandrie* (Egypte), nous avons recueilli les familles des aviateurs du camp d'Aboukir, environ 230 personnes. Puis, nous reçûmes les réfugiés des régions dangereuses. Enfin, le « Women Royal Navy Service », comprenant 210 volontaires venant d'Angleterre fut logé et nourri dans notre maison depuis son arrivée (2 février 1944), jusqu'à la fin des hostilités.

A *Anvers*, plusieurs de nos anciennes se distinguèrent dans les organisations clandestines. Citons le cas de Marthe D..., qui fut initiée au travail par un curé d'un petit village de la frontière des Ardennes. Celui-ci s'occupait de renseignements, de passages d'aviateurs alliés, de prisonniers évadés et d'hommes recherchés

par l'occupant. Il organisait en somme le maquis du pays. Il fut arrêté en 1942 et déporté en Allemagne, où il succomba. Marthe D..., qui l'avait aidé, fut chargée en 1944, de remettre sur pied le service Mill (renseignements), pour la province d'Anvers ; les renseignements à fournir concernaient :

1° L'identification des armées occupantes, leur valeur militaire, les déplacements de troupes, etc...

2° Les constructions militaires : terrains minés, fortifiés, défense anti-aérienne, etc..., dépôts de munitions, etc...

3° Le trafic fluvial, ferroviaire et par route.

4° Les industries de guerre.

5° Les résultats des bombardements, sabotages, parachutages, etc. Ces renseignements obtenus par différents agents et par des contacts avec d'autres groupements de résistance (Witte Brigade-Fidelio, Groupe G., A. S., etc...).

Elle fut chargée aussi d'établir le contact entre le mouvement national belge (M. N. B.) et le parquet, la police et la gendarmerie, en vue de leur entrée en action à l'heure H.

Souvent, on lui indiquait des aviateurs tombés en Belgique, afin qu'elle leur procure un abri, des vêtements civils, des pièces d'identité, etc... et qu'elle s'occupe de leur repatriement par une ligne organisée à cette fin.

Accidentellement, elle put encore s'occuper de contre-espionnage (affaire Serclaes) et du secours aux réfractaires (Groupe Socrate), mais ici seulement comme agent de liaison.

La grande activité déployée pour un tel service finit, malgré la prudence, par faire arrêter Marthe D... et l'accusation était si grave que ses parents aussi furent internés, mais ceci à la date du 24 juillet 1944. La prisonnière fut détenue à la prison d'Anvers et interrogée par la S. J. et par la G. F. P. Il n'y avait aucun espoir de s'en tirer, la condamnation à mort était certaine, mais la Providence veillait et Marthe D... fut libérée le 4 septembre, par l'arrivée des armées alliées à Anvers.

Elle put alors reprendre les œuvres de jeunesse dont elle s'occupait avec tant de succès et aussi sa place au Barreau d'Anvers, où la fixait sa fonction d'avocat jusqu'au jour où elle vint demander son admission au Noviciat de Sion où elle se trouve actuellement.

Une autre de nos anciennes d'Anvers, chargée de renseignements et particulièrement de trafic ferroviaire, fut arrêtée avec sa mère et son frère qui l'aidaient dans son travail clandestin.

Tous trois furent déportés en Allemagne, condamnés à mort, mais sa mère et Béatrice revinrent en 1945, ainsi que son père, colonel de l'armée belge, en captivité pendant toute la guerre.

Une autre encore, Elisabeth de R..., se dévoua au risque de sa vie au rapatriement des aviateurs alliés. Elle fut arrêtée, interrogée, frappée brutalement, puis relâchée sous surveillance. De nouveau arrêtée en juin 1944, avec son frère, sous les plus graves accusations, elle ne dut la vie qu'à l'arrivée des Alliés à Bruxelles.

Nos maisons de Roumanie et de Bulgarie furent toutes occupées par les Allemands ; quelques-unes furent employées comme hôpitaux, comme ce fut le cas à Bucarest, où nos sœurs purent se dévouer au service social. Les Allemands installèrent leur G. Q. G. à Jassy, dans nos locaux qu'ils pillèrent. La maison fut lourdement bombardée. Celle des Galatz fut entièrement brûlée par les Allemands avant qu'ils quittent la ville. Ces deux vastes maisons abritaient chacune près de mille élèves qui recevaient là une culture française. Nous essayons de relever leurs ruines.

C'est aussi dans les ruines et la misère que nous avons repris notre pensionnat de Budapest, les sœurs ont elles-mêmes réparé les constructions, relevant les murs, bouchant les trous d'obus. On a pu reprendre des élèves ainsi que dans notre maison de Vienne qui avait été réquisitionnée par les Allemands et pillée. Dans les bâtiments annexes, un groupe de Sœurs recommencent l'œuvre par un jardin d'enfants.

Signalons pour terminer l'aide efficace que nos maisons lointaines nous ont apportée. Grâce à leurs générosités, nous avons pu venir en aide à beaucoup de pauvres et de sinistrés. L'Australie, le Brésil, le Canada, les Etats-Unis, le Costa-Rica, etc., nous ont envoyé ravitaillement, médicaments, vêtements avec une grande générosité.

LA CONGRÉGATION DE LA PROVIDENCE DE SÉEZ.

Un humble prêtre rempli de l'esprit de Saint Vincent de Paul : Messire Julien Lefebvre, tout d'abord agrégé au grand Séminaire de Séez, puis Curé de Goulet ; deux pieuses filles avides de se consacrer à Dieu : Marguerite Guérin, de Saint-Gervain-de-Séez, et Renée Goulard, de Saint-Julien-sur-Sarthe, tels sont les éléments que nous trouvons à l'origine de la Providence de Séez (décembre 1703).

Reconnue par décret impérial, Congrégation hospitalière et enseignante, la Communauté de la Providence poursuit depuis plus de deux siècles sa mission bienfaisante dans le diocèse de Séez et les diocèses voisins.

« Filles de paroisse » de par leur fondation et leurs règlements, les Sœurs de la Providence sont les auxiliaires du clergé. Outre l'éducation des enfants dans les petites écoles et pensionnats et le soin des malades à domicile et dans les hospices et hôpitaux, elles se dévouent encore aux autres œuvres paroissiales : catéchisme, garderie, cantine, patronage, etc.

Parmi les œuvres plus récentes de la Congrégation, signalons à la Maison-Mère : l'Oeuvre Sainte-Marguerite, pension de famille de jeunes filles et l'Institut orthopédique, hôpital d'enfants atteints de maladies d'os : mal de Pott, coxalgie, tumeur blanche, etc.

*Relation succincte du bombardement de la Maison-Mère
(14 juin 1940).*

... Depuis nombre de jours, des files interminables d'évacués passent devant la Providence, qui, justifiant son nom, pourvoit autant qu'elle le peut à leurs besoins urgents. Dans toutes les chambres disponibles de la maison, les lits sont préparés pour permettre aux membres endoloris de goûter quelque repos. La Providence n'évince personne, aucune détresse ne frappe en vain à sa porte.

Qui songeait alors que ces Sœurs si hospitalières seraient, dans un jour très proche, au nombre de ces malheureux, cherchant à l'aventure le gîte et le couvert ?

Dès le matin du vendredi 14 juin, la D. C. A. mitraille les bombardiers ennemis qui approchent. La fusée annonciatrice d'un bombardement imminent paraît dans la matinée. Les Supérieures s'occupent activement de l'évacuation de « l'Institut Orthopédique » (hôpital d'enfants, spécialisé pour maladies osseuses) et des « Marguerites » (jeunes filles du Cours normal libre).

Les autorités civiles alertées depuis le mardi précédent ne proposent aucun secours. Coup sur coup, on téléphone à la Préfecture, réclamant avec insistance les voitures nécessaires à l'évacuation des enfants. « Evacuez par vos propres moyens », est-il répondu en dernier lieu.

Cependant, vers 4 heures, une dizaine de bombardiers ennemis se précipitent sur la ville, réservant à la Providence leurs premières

bombes. La chapelle, visée d'abord, reste debout, mais les vitraux sont en miettes et la toiture fortement endommagée. L'aile gauche de la Communauté s'écroule, ensevelissant sous ses décombres la presque totalité des enfants allongés sur leurs brancards.

Immédiatement, le sauvetage s'organise. Quelques enfants sont blessés, mais à cinq des plus jeunes, le Dieu de paix a ouvert son Paradis, les consacrant « Anges rédempteurs ».

Qui dira l'angoisse des Supérieures en un tel moment ! Le danger paraissant moins imminent, l'évacuation de la Communauté s'organise. Les Sœurs âgées, pour qui la marche est impossible, sont installées tant bien que mal dans la charrette à foin. Le gros de la colonne prend la route, un petit paquet à la main. Et le cœur serré, les yeux embués de larmes, mais sans murmure et sans plainte, la Communauté quitte sa chère Maison sous la sage et dévouée direction de son Aumônier. Elle erre ainsi un peu à l'aventure, dans les chemins creux, le long des fossés et au bout de quelques jours, échoue finalement à la Communauté de Saint-Fraimbault de Lassay (Mayenne) où une généreuse et fraternelle hospitalité lui est offerte.

La Communauté de la Providence, de juin 1940 à août 1944. Occupation allemande. Secours accordés aux Prisonniers, aux Réfugiés. — ... Après les cruels bouleversements de juin 1940, la Communauté de la Providence reprend sa vie normale. Équipes de Sœurs, équipes d'ouvriers rivalisent de force et d'activité pour le déblaiement des ruines. L'une après l'autre, les semaines s'écoulent, relativement calmes, dans un travail assidu, chacune revêtant son caractère spécial par les occupations qu'elle amène.

Hélas ! dans ses desseins tout de miséricorde, le bon Dieu avait décrété que la Providence goûterait à toutes les souffrances de la guerre. Après le bombardement avec ses horreurs et ses victimes, la fuite à l'aventure par des sentiers et pays inconnus, l'angoisse et l'incertitude du lendemain, le pillage, etc., ce serait l'occupation.

En effet, dès la première quinzaine d'août, des officiers allemands se présentent et demandent place pour 80 soldats et chambres de chef. Il faut aménager au plus vite (ces messieurs se montrent exigeants), voire même, faire construire un escalier extérieur pour accéder aux deux dortoirs réquisitionnés, etc.

Grâce à l'ingénieux savoir-faire des Supérieures, ces transformations ne troublent en rien la Communauté qui, de tout son

cœur, adresse des vœux au Ciel pour le départ de ces « indésirables ».

Il arrive enfin, le mois suivant, veille du 8 septembre. Pour sa fête, la bonne Vierge réservait à sa chère Communauté surprise et joie.

Arrivent novembre et décembre, les jours froids. On s'inquiète pour les Prisonniers. Un appel du gouvernement en leur faveur est entendu et à la Providence, toutes les bonnes volontés sont réquisitionnées. On confectionne chaussettes, cache-cols, chandails, etc.

Cependant les troupes allemandes reparaisent à Séez. N'ont-elles pas imaginé, un certain jour de mai, de venir installer un poste téléphonique sur la tour de la chapelle ! puis, quelques jours après, un poste d'observation ! Un local doit être de nouveau aménagé pour les sentinelles qui, de jour et de nuit, toutes les deux heures, feront résonner leurs grosses bottes sur le pavé.

Enfin, un certain soir d'octobre, la relève ne se fait pas. Oh ! bonheur, ils sont partis !

L'année 1944 s'ouvre dans une atmosphère d'angoissante incertitude. La nuit du 6 juin est exceptionnellement agitée. Le matin, on apprend le débarquement des Alliés. Tout autour de Séez, les bombes pleuvent. Surdon est visité, Alençon très éprouvé, Argentan particulièrement touché, etc. Et Caen où la bataille s'est localisée et Cabourg, là-bas, sur la côte, que deviennent-ils ? Où sont les chères Sœurs de la Providence, tenant leurs établissements en ces lieux sinistrés. Incertitude angoissante qui étreint d'une façon bien cruelle le cœur de la Révérende Mère.

Dans la soirée du mercredi 7, un billet de la mairie demande l'hospitalité pour 50 enfants du préventorium, lequel est menacé d'incendie. En un clin d'œil, un dortoir du second est vide de tout son ameublement, mais les enfants ne viennent pas.

Cependant, les réfugiés de Caen et de la région caennaise arrivent par groupes : lamentable défilé. Le grand cœur de la Révérende Mère est bien vite touché et la bonne Mère Assistante si pitoyable aux malheureux se multiplie : les malades et les vieillards sont installés au patronage où des paillasses sont portées ; dans les séchoirs, s'alignent des lits de plume ; dortoir, réfectoire, vestiaire s'emplissent... ainsi tout le monde sera couché. Et le lendemain, en partant, beaucoup, remerciant pour la bonne hospitalité reçue, déclareront n'avoir pas si bien dormi depuis trois semaines.

Un poste de secours installé dans une des grandes salles de la Communauté soigne les malades, panse les blessés de la route et donne aux petits enfants les soins qui, quelquefois, leur ont manqué depuis plusieurs jours. Beaucoup n'ont pour tout vêtement, que ce qu'ils portent sur eux ; les petits ne peuvent même pas être tenus propres, faute de linge. Alors, la bonne Mère Assistante s'ingénie encore : les réserves sont visitées, les Sœurs sollicitées explorent leur armoire ou leur malle pour en extraire ce qui n'est pas absolument nécessaire. Le Noviciat, alerté, se met au travail, confectionnant petites robes ou barboteuses, brassières, pantalons, combinaisons, bavoires, chemises, etc., et, en un clin d'œil, tout est distribué aux mamans qui ne savent comment exprimer leur reconnaissance.

.....

La Communauté de la Providence de Sées (ses établissements sinistrés, dévouement des Sœurs pendant la tourmente). — ... La libération de la Basse-Normandie coûte bien cher à la Communauté de la Providence. Si toutes les Sœurs sortent indemnes de la tourmente, reconnaissant une protection spéciale de la Sainte Vierge, que de ruines s'accumulent dans diverses maisons de la Congrégation ! Celle-ci compte 7 établissements sinistrés et une dizaine d'autres plus ou moins endommagés. Pour n'en citer que quelques-uns, voici au premier rang : Caen, Mortain, Condé-sur-Noireau, Trun, etc, puis Ecouché, Le Merlerault, La Carneille, Athis, Le Mesle-sur-Sarthe, Juvigny-sous-Andaine, etc.

En ces terribles traverses, le dévouement des Religieuses n'a d'égal que leur tendre compassion vis-à-vis de toute souffrance, et leur zèle patriotique. Partout, elles se montrent admirables de sang-froid et d'héroïsme. Citons quelques faits glanés parmi beaucoup d'autres où il nous sera permis d'entrevoir un peu leurs dures souffrances si vaillamment supportées.

.....

Mortain (Hospice et Ville) [dévouement aux blessés]. — ... Sous les bombes qui pleuvent de tous côtés, nous nous occupons à installer le mieux possible, dans les lits, les pauvres blessés. Les draps manquent. Une autorité étrangère, peu sympathique, dit alors ironiquement : « Bah ! mettre des draps à des gens qui demain matin seront tous morts ». Reprenant nos sens, car la réflexion nous a quelque peu syncopées, nous n'en continuons pas moins notre devoir.

Le soir, un Américain entre à l'hôpital et nous prévient qu'il y a grand danger à rester là. Le chirurgien se décide à évacuer l'hôpital ; mais nous sommes seules, tout le monde a fui. Personne pour nous aider à transporter les blessés. Anxieuses, nous faisons les cent pas de la route à l'hôpital, en quête d'une voiture. Enfin, au bout d'un moment, on vient nous prévenir qu'une ambulance américaine peut se charger d'une vingtaine de blessés. Mais les autres?... Un seul moyen nous reste encore pour les évacuer : nos deux charrettes à foin. La chose est soumise au chirurgien qui accepte. Hélas ! nouvelle désillusion : nous ne disposons que d'un seul cheval ; les autres étant en pâturage dans une ferme assez éloignée de Mortain et impossible d'aller les chercher. L'unique charrette est quand même attelée et nous installons tant bien que mal 10 des plus grands blessés. Mais il en reste 47 à l'hôpital dont les lamentations font peine à entendre.

A notre tour, le chirurgien nous ordonne de partir derrière la voiture de blessés qui est déjà loin. L'ordre semble formel, mais laisser ainsi sans aucun soutien moral ces pauvres êtres, semble impossible. Trois Sœurs obtiennent de rester malgré tout.

Les Sœurs de Caen aux Grottes de Fleury (leur dévouement aux Réfugiés). — ... Nuits affreuses dans ces grottes sans profondeur et par conséquent peu sûres, car les obus peuvent tomber à l'entrée. Et puis, il y a la crainte de l'ennemi qui peut toujours vous mettre dehors. Nous nous remplaçons pour faire les veilles de nuit. Ces veilles de nuit consistent à se promener dans les grottes immenses où de nombreux réfugiés sont couchés sur la paille, tenant d'une main une lanterne fumeuse et de l'autre, un plat-bassin ou un urinal... Nous passons dans ces conditions trois longues semaines. L'air s'infecte de plus en plus... les décès sont nombreux.

.

Condé-sur-Noireau (sollicitude pour les Vieillards). — ... Depuis le 14 mai, l'effectif est de 70. L'Inspecteur de la santé avait fait évacuer l'hospice Saint-Louis de Caen et réparti tous les vieillards dans les hospices de la région. A Condé, il en était arrivé 21 dont 5 seulement marchaient.

Nous voici au 14 juin, à 8 heures du matin. L'hospice est visé. Il faut prendre une décision. Les vieillards les plus valides sont invités à nous suivre, mais restent 25 infirmes. Aucun secours

officiel. Les laisser ? Quelle angoisse ! Nous partons. Mais la Providence ne nous abandonne pas. Sur le chemin, un brave cultivateur qui se trouve là, nous propose de charger ces chers vieux sur sa charrette et de les héberger tous à sa ferme qui compte déjà cependant 80 personnes.

Alors, il faut se séparer... quels sacrifices en présence de tels dangers. Deux sœurs restent avec le brave homme pour aider et diriger le déménagement des infirmes, apporter le nécessaire, les installer et les soigner, tandis que les autres se chargeant des plus valides continuent leur route vers une propriété plus isolée.

Les avions passent presque sans répit. Qu'importe ! Une fois installées, les Religieuses, bravant tout danger, retournent à leur cher Hospice, pour retirer des mains des vandales, les choses indispensables à leurs pauvres vieux. Il fallait bien les nourrir et pour cela, cueillir les haricots du jardin, récolter les pommes de terre, etc.

« Nous faisons en sorte que nos gens souffrent le moins possible, disaient-elles, car c'était bien dur pour des personnes âgées et plus ou moins impotentes de rester dans un fossé toute la journée et la nuit, coucher tout habillées dans une grange sur de la paille et manger sur ses genoux. »

Les Sœurs de Condé bravèrent encore le danger, pour aller chercher à travers les ruines, sous la mitraille, avec l'assentiment du patron de l'usine, du coton que les Boches n'avaient pas eu le temps de prendre et que les flammes avaient épargné. Ce coton a rendu de grands services aux sinistrés.

L'hospice perdit 12 vieillards et infirmes ; les Sœurs firent elles-mêmes les inhumations.

Trun (Dévouement aux Evacués et Vieillards). — ... Il n'y avait plus à hésiter ou bien c'était courir les plus grands dangers. Le 15 août la Supérieure nous dit de nous disposer à partir pour le champ de courses, où les tribunes serviraient d'asile à tous nos bons vieux. Comme villégiature, nous ne manquions pas de besogne, ni d'occasions de nous dévouer, car le chiffre de nos Pensionnaires avait plus que doublé.

Chaque jour, il nous fallait soigner et nourrir une centaine de personnes et ce n'était pas une sinécure de faire la cuisine en plein air, avec quelques pierres ou quelques briques en guise de trépied, avec une batterie de cuisine très sommaire. On prenait du bois dans les haies ou sous les arbres, des pommes de terre

dans les champs voisins, où l'on se procurait aussi la paille qui nous servait de couche et de lit. Et cette villégiature dura plus d'une dizaine de jours...

.....

Athis-de-l'Orne (Dévouement aux Vieillards). — ... Prises de peur, nous ne voulons plus coucher dans la maison. Alors s'improvise un dortoir en plein air. Sur des matelas, tous les bons vieux sont installés dans le petit champ sous les pommiers, le long de la haie d'épines. On fait du camping !... Mais la pluie vient nous troubler, il faut chercher refuge ailleurs qu'en plein air. Dans la cabane aux pommes, dans l'étable, s'installent les bons vieux. Les Sœurs font des prodiges pour aménager confortablement les hospitalisés et vraiment les dortoirs ont belle allure.

A l'hospice, on amène toutes les misères : pauvres vieux, vieilles, infirmes abandonnés, folles, blessés ou tués. La maison sert tour à tour de refuge aux Sœurs de la Miséricorde de Caen, aux petites orphelines de Condé-sur-Noireau, aux Sœurs de la Miséricorde de Condé. Elle sert aussi de salle d'opération, de dortoir pour les bons vieux de Condé amenés sous la mitraille, de réfectoire, de morgue, d'asile. Que de misères abandonnées et jetées là par les Allemands, parfois sans identification possible.

.....

Juigny-sur-Andaine (Dévouement au Centre d'Accueil). — ... C'est par plusieurs centaines que nous distribuons les repas ; certains jours, nous atteignons 1.500 à 1.800. Bœufs, veaux, moutons, lapins, tout est tué et cuit avec une rapidité surprenante. Nos journées sont bien remplies. De 4 à 5 heures du matin jusqu'à 11 heures et plus souvent minuit ; nous n'avons plus le temps de penser aux avions qui nous survolent. Je distribue même à 7 Anglais des costumes civils pour se camoufler dans le pays et nous les nourrissons jusqu'à l'arrivée des Américains.

Couterne (Centre d'Accueil). — ... Le passage des évacués est clos depuis le 10 août. Le nombre passé au « Centre d'Accueil » de Couterne approche de 4.500. Celui des repos s'élève à 7.864 dont 7.241 pour les évacués, 27 pour le service de la Croix-Rouge, 450 pour les prisonniers et 146 pour les Sénégalais.

.....

La Carneille (Dévouement aux blessés). — ... Nous passons les

nuits, ma Sœur et moi, couchées dans la salle d'hôpital, près des blessés, mais quelles nuits affreuses ! A tous moments, les obus passent et repassent. Les blessés se succèdent. Que de sang humain coule pendant ces jours d'angoisse ! que de linges, de draps furent souillés par les blessures. Ma Sœur peut compter par dizaines également les repas que je leur fis. Pauvres gens, comme ils étaient heureux d'être chez nous, si bien soignés !

.

Ecouché (Bravant le danger, Sœur X... se dévoue aux blessés).

— ... En un instant, trois vagues successives de bombardiers sèment dans la paisible bourgade, la désolation, la ruine et la mort.

A l'hospice, grand émoi... La Supérieure et ses Sœurs s'occupent activement à éloigner de la maison, leurs malades, en les réunissant au fond du jardin.

Mais où est Sœur X... demande la Supérieure avec angoisse ? On cherche, on excursionne, point de Sœur. Au bout de deux heures, celle-ci arrive et raconte sa tragique aventure.

Emmenée par un Allemand, près de soldats blessés, elle avait fait à l'un, gravement blessé, un pansement de fortune. Le blessé, aussitôt enlevé, elle allait partir, quand elle s'entend appeler : « Sœur, Sœur ! Oh ! pas partir. » Elle s'approche. C'est un malheureux petit soldat blessé, très souffrant : « Moi, Polonais, dit-il. Pas dire, oh ! pas dire reprend-il, en montrant du doigt les Allemands. Français bons, Anglais, Américains bons, pas Allemands. Le voyant en danger de mort, Sœur X... lui présente une croix qu'il baise pieusement. Puis elle lui suggère des invocations en latin : *Jesu, Maria, Christe eleison...* qu'il comprend et répète après elle.

Des obus volent en éclats sur sa tête ; chaque fois que, désirant partir, elle lève la tête, les soldats lui font signe de la main de se baisser, criant : *Kapout !* Mais un autre danger la guette : elle se trouve à proximité d'une citerne d'essence en feu, les flammes menacent de la gagner, elle est persuadée que sa dernière heure est arrivée. Enfin, des soldats viennent chercher le blessé resté près d'elle et pour y arriver, se frayent un passage au travers d'une haie. En rampant, elle gagne ce passage, elle est sauvée.

.

Le Merlerault (Sang-froid et dévouement de Sœur X...): —
... 8 juin, 9 h. 30. Trois bombes sont tombées sur la place. « Ne

perdons pas de temps, ma Sœur, il y a des victimes, un mort à la gendarmerie et sur la route de Nonant, une femme qui râle, vite, un prêtre !... »

Pendant que les avions survolent, Sœur X... aide le docteur à panser les blessés. Ayant terminé les pansements, elle revient à la mairie, essayer de soulager l'agonie cruelle d'une pauvre grand'mère qui a la cuisse déchiquetée. La malheureuse est dans un tel état que le docteur renonce à faire le pansement.

Sœur X... achève de couper la cuisse, puis reste seule près de cette bonne dame jusqu'à son dernier soupir.

18 septembre. Un peu avant 7 heures du matin, alors que beaucoup reposent encore, un soldat nègre imprudent met le feu à un camion américain qui stationne sur la place depuis la veille, chargé de munitions. Une formidable explosion secoue tout le pays et même au delà. Toute la périphérie de la place et les rues avoisinantes ne sont plus qu'un amas de ruines flambantes d'où s'échappent des cris d'horreur et de détresse. Sœur X... arrive tout aussitôt au secours des blessés. Au carrefour, elle ramasse une jambe que sa propriétaire a perdu là. La chère Sœur se multiplie. Pendant un long moment, elle va continuer seule les soins médicaux, le Docteur étant très occupé par la naissance d'un enfant. Toute la journée, jusqu'à 8 heures du soir, on dégage, panse, ensevelit. Et toute la semaine, Sœur X... passera ses journées entières sur les décombres fumants, ramassant tantôt un pied, une jambe, une tête, tantôt quelques ossements et des corps calcinés.

Le mercredi suivant, Mgr l'Evêque vint sur les lieux et bénit ma Sœur X... qui s'y trouvait en pleine besogne.

.

LE SACRÉ-CŒUR.

La Société du Sacré-Cœur a été fondée à Amiens, le 21 novembre 1800, par sainte Madeleine, Sophie Barat, née à Joigny (Yonne), en 1779, d'une modeste famille de vigneron.

Très douée naturellement et surnaturellement, son attrait la portait vers le Carmel ; mais la détresse des âmes d'enfants, privées de l'éducation chrétienne, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, inclina le Père Varin, S. J., son directeur, à orienter Madeleine-Sophie vers la fondation d'un Ordre mixte, à la fois contemplatif et actif. L'esprit de la Société du Sacré-Cœur est donc essentiellement fondé sur la vie intérieure et s'épanouit en

zèle brûlant dans les œuvres qu'embrasse l'Institut et dont la principale est l'éducation des filles appartenant à tous les milieux.

Répandue dans les cinq parties du monde, la Société a ouvert à la gloire du S. C. de Jésus, dans 31 pays différents, 175 maisons où 6.800 religieuses attirent à la connaissance et à l'amour du Divin Cœur, près de 300.000 âmes d'enfants ou de jeunes filles.

Pensionnats, Externats, Jardins d'enfants, Ecoles populaires gratuites, Ecoles normales, Ecoles du Dimanche, Cours du soir, Ecoles ménagères, Retraites facilitées aux personnes du monde, etc., ne sont pas les seules activités assumées par le Sacré-Cœur. La flamme du zèle, proprement missionnaire, pousse aussi les filles de Sainte-Madeleine-Sophie jusque dans les missions lointaines du Congo, de l'Égypte, de Chine et du Japon.

L'esprit ardent et généreux de la Sainte, canonisée par Pie XI, le 25 mai 1925, se trouve en quelque sorte résumé dans l'une de ses paroles :

« Pour une seule âme d'enfant, j'aurais fondé la Société. »

Comme tant d'autres couvents, elles ont offert à ceux que traquait l'ennemi, le refuge, la sécurité, le réconfort.

Elles ont accueilli dans plusieurs de leurs maisons des évadés et des enfants juives.

CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE
ET DE L'ADORATION PERPÉTUELLE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT
DE L'AUTEL, DITE COMMUNÈMENT DE « PICPUS ».

35, rue de Picpus, PARIS (12^e).

Fondée à Poitiers (Vienne), en 1797, par
la Comtesse Henriette AYMER DE LA CHEVALERIE
et M. l'Abbé Pierre COUDRIN.

But : Retracer les quatre âges de la vie de Jésus et propager la dévotion envers les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Nous retraçons la vie cachée en réparant, par l'Adoration Perpétuelle du Très-Saint-Sacrement, les injures faites aux Sacrés-Cœurs.

Activités : Congrégation mixte : active et contemplative.

- a) Enseignante : éducation de la jeunesse dans de nombreux Etablissements d'Europe, d'Amérique et d'Océanie.
- b) Hospitalière : Maison de Retraite.
- c) Missionnaire : Archipel hawaïen.

Cette Congrégation a été très éprouvée par la guerre, aussi bien en France qu'à l'étranger. En Hollande, la maison de Meerssen a été violemment bombardée. Aux Iles Britanniques, les maisons de Weymouth et d'Epson ont également beaucoup souffert des bombardements. A Meerssen, deux religieuses ont été tuées par les bombes.

En France, plusieurs communautés ont été touchées, particulièrement les maisons de Séez et de Rennes. A Séez (Orne), le 14 juin 1940, le bombardement détruisit complètement la chapelle, ensevelissant sous les décombres une vingtaine de victimes, dont les deux religieuses qui se trouvaient au prie-Dieu d'Adoration.

A Rennes, la maison — une des plus importantes de la Congrégation à cause de son Pensionnat — a été totalement sinistrée le 17 juin 1944 : Six religieuses y ont trouvé la mort.

Une des religieuses, Ecossaise, Sœur Catherine-Marie Kelly, fut internée à Besançon et y perdit sa santé.

D'autre part, la Maison-Mère de la rue de Picpus, à Paris, eut dès juillet 1940, la visite des Allemands, la perquisition accompagnée de menaces.

Perquisition à la Maison-Mère, le 26 juillet 1940.

Le 26 juillet 1940, vers 2 h. de l'après-midi, un officier allemand, accompagné de deux soldats et d'un membre de la Gestapo en civil, se présentait à la porte de notre Maison-Mère.

L'Allemand en civil déclare son intention de faire une perquisition dans le local occupé par la Communauté ; il réclame la Révérende Mère Supérieure. Notre Très Révérende Mère, partie au début de juin pour visiter nos Maisons de Province, avait été surprise à Poitiers par l'avance allemande. Impossible de regagner Paris. Elle avait rejoint Nantes, puis, au prix de mille difficultés, était arrivée à Saint-Servan, où le Noviciat s'était réfugié dès 1939.

En l'absence de la Supérieure Générale, la Révérende Mère Prieure, Mère Geneviève Lepicard, se rend donc au parloir, accompagnée de la Révérende Mère Assistante, Mère Marie-Madeleine Durepaire.

Les Allemands leur font alors connaître que la Communauté est accusée d'avoir participé à un complot de haute trahison : en conséquence, une perquisition va être effectuée. Ils intimant à la Révérende Mère Prieure l'ordre de rassembler immédiatement toutes les Sœurs sans exception dans la loge du concierge, parti

au début de la guerre. On sonne la cloche. Les religieuses alertées se réunissent ; on exige que les adoratrices elles-mêmes quittent la chapelle et abandonnent ainsi pour quelques heures le prie-Dieu de l'Adoration. Les Sœurs, au nombre d'une trentaine, sont gardées par un soldat armé, qui reste sur le seuil de la loge.

L'officier allemand, le civil et les deux soldats se mettent alors en route, emmenant avec eux les deux Révérendes Mères et deux Religieuses, dont l'une, d'origine alsacienne, pourra servir d'interprète. Les Allemands demandent qu'on les conduise dans la chambre où sont « les papiers »... La Révérende Mère Prieure, espérant éviter la visite des appartements de la Supérieure Générale, les conduit d'abord dans sa propre chambre. Sans le moindre respect, les inquisiteurs bousculent tout dans l'armoire, renversent les tiroirs, examinent lettres, papiers... et jusqu'à des photos de famille. Ils se persuadent qu'il n'y a rien là d'intéressant pour eux. Qu'on les mène ailleurs, car il y a certainement « des papiers » quelque part. On les conduit alors aux locaux de l'Internisation : des dossiers avec noms de pays étrangers attirent leur attention : les Religieuses n'entretenaient-elles pas des rapports avec les pays du proche Orient?... Voilà des documents ! Les scellés sont apposés aux deux extrémités du couloir sur lequel s'ouvrent les bureaux : l'aigle et la croix gammée vont faire bonne garde pour interdire l'accès de ces lieux suspects !...

Mais l'ardeur de la troupe n'est point ralentie. Ces messieurs montent et descendent les escaliers : « Où sont donc les appartements de la Supérieure Générale?... » Inutile d'alléguer qu'en son absence les appartements sont fermés et qu'on ne peut y pénétrer. Bon gré mal gré, il faut céder ; le ton est menaçant... la maison doit être fouillée... Bien alignés sur plusieurs rangs, les dossiers sont découverts dans la salle des Archives ; des noms frappent les regards, écrits en gros caractères : villes d'Europe, d'Amérique, d'Océanie... Quelle trouvaille !... Et vite, de nouveaux scellés aux portes.

En redescendant, les visiteurs arpentent les dortoirs des Sœurs, examinent les cases de la lingerie où les religieuses rangent leurs effets. Rien d'intéressant.

Maintenant, l'affaire est réglée ; ils sont contents. Une menace terrible : « Vous êtes responsables des scellés jusqu'à notre retour. Si quelqu'un vient à les briser... » la phrase s'achève par un geste, ou plutôt deux gestes éloquents : le soldat met en joue l'une des religieuses, puis, de sa main droite, faisant le geste de trancher une tête : « Vous comprenez ?... Oh oui, c'est compris.

Mais, ajoute l'une des Sœurs, pourquoi ces deux gestes : un seul suffit !... »

La visite est terminée. Retour à la porterie, où les Sœurs sont restées bien inquiètes, dans l'attente et le grand silence, récitant tout bas leur chapelet. Elles sont debout sous la menace du fusil prêt à tirer ; il ne fallait pas songer à s'asseoir, car deux ou trois chaises seulement restaient dans la pièce.

Pendant la perquisition, une visiteuse a sonné à la grande porte : c'est une dame qui apporte à la Révérende Mère Supérieure des nouvelles d'une des Maisons de province. Elle ne se doute pas de la situation. Le soldat allemand ouvre la porte... et constitue prisonnière la pauvre dame, malgré ses protestations. Elle ne sera relâchée qu'après la fin de la perquisition.

Revenu donc à la porte, l'officier allemand réclame maintenant que les religieuses signent le procès-verbal de la visite. Protestation de la Révérende Mère Prieure : elle seule signera, car elle est seule responsable. Un papier imprimé a été préparé à l'avance, relatant toute l'histoire du complot : la sécurité des Allemands est menacée, c'est ce qui a exigé la visite faite cette après-midi. Avant d'apposer sa signature, la Révérende Mère Prieure écrit ces mots :

« Je proteste contre la perquisition faite aujourd'hui ; la Communauté a pour rôle seulement de prier Dieu et de s'occuper d'œuvres exclusivement religieuses. Jamais nous n'avons pris part à aucun complot. »

L'officier allemand, satisfait, prend le papier témoignant que sa mission a été accomplie ; il réitère les menaces : « Dans quelques jours, on reviendra pour compléter la perquisition. Que les scellés soient intacts, sinon !... »

Les Allemands s'en vont et la vie religieuse reprend son cours ; mais les Sœurs sont angoissées : que va-t-il arriver ? La Révérende Mère Prieure est responsable... Quelle émotion pour toutes : Alors, dans la crainte du bris des scellés par inadvertance, on entasse devant les portes condamnées toutes les chaises qu'on peut trouver ; c'est une vraie barricade qui empêchera toute étourderie...

Dès le soir même, la Révérende Mère Geneviève et Mère Marie-Madeleine se rendent à l'Archevêché pour rendre compte de ce qui s'est passé. Heureusement, une concierge sur le pas de sa porte arrête les visiteuses : l'Archevêché était lui-même en alerte ; les Allemands l'occupaient pour y perquisitionner et tous ceux qui entraient rue Barbet-de-Jouy étaient impitoyablement arrêtés. Impossible donc d'y accéder.

Quelques jours plus tard, un autre officier allemand, accompagné d'un soldat, se présentait de nouveau à la Maison-Mère. D'allure plus correcte, sans menace, il demanda à être conduit aux locaux où les scellés étaient apposés. Il semblait un peu honteux de son rôle. Après avoir examiné rapidement, pour la forme, les scellés placés, il les retira et s'en fut.

A noter les questions posées lors de la première visite à la Sœur de la porterie, une Alsacienne :

- Etes-vous bien traitée ici ?
- Très bien.
- Ne voulez-vous pas revenir en Allemagne ?
- J'espère bien vivre et mourir ici, dans ma Communauté.
- Que dites-vous de la guerre ?
- Oh ! nous ne faisons pas de politique.
- Priez-vous pour les Allemands ?
- Nous prions pour tous les hommes, et surtout pour la conversion des pécheurs...

LA CONGRÉGATION DES SOEURS DES SAINTS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE.

Notre-Dame des Chênes, Paramé (Ille-et-Vilaine).

La fondatrice, une Malouine, M^{lle} Amélie-Virginie Fristel, établit un Hospice de vieillards à Paramé, le 25 décembre 1946. Avec ses premières compagnes, comme elle Tertiaires de St-Jean Eudes, elle forma, quelques années plus tard, une véritable Congrégation religieuse (11 novembre 1853). L'œuvre hospitalière se doubla bientôt d'une autre forme d'apostolat : l'éducation chrétienne de la jeunesse.

A l'heure actuelle, la Congrégation, reconnue de Droit Pontifical, compte des maisons florissantes en Bretagne, en Touraine, en Bourgogne, en Angleterre, Belgique, Hollande, Canada.

Paramé est le centre principal, avec sa Maison-Mère, son Noviciat, son Juvénat, son Hospice de vieillards, tandis que Joliette est le centre canadien avec sa Maison Provinciale et son Noviciat. Un troisième Noviciat vient d'être érigé à Welten (Limbourg hollandais).

La cause de la « bonne Mère Marie-Amélie Fristel » est introduite en Cour de Rome.

Les Religieuses des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, de

N.-D. des Chênes (Paramé, I.-et-V.), nous ont envoyé le récit suivant :

« Notre Congrégation des Saint-Cœurs de Jésus et de Marie n'occupe qu'une toute petite place dans cette noble phalange de Religieux et Religieuses dont beaucoup se sont particulièrement distingués ; pendant la dernière guerre, son rôle plutôt effacé, n'a rien de très remarquable et qui vaille la peine d'être cité.

« De 1940 à 1944, les deux tiers du Couvent furent d'ailleurs occupés par les troupes allemandes. L'hôpital, aménagé à neuf par la Croix-Rouge Française, fut totalement réquisitionné, puis bientôt pillé.

« En 1944, notre Communauté tout entière, en grande partie évacuée d'office, se trouva transformée en forteresse (car on voulait en faire l'un des bastions de la résistance allemande) : blockhaus, trouées pour mitrailleuses, stocks de munitions charriés par nos pauvres paysans français, etc...

« Du 5 au 11 août, ce fut l'effroyable bataille. Elle commença au sous-sol de la maison, entre les Américains libérateurs et les Allemands réfugiés aux abris avec le personnel restant de notre Communauté (9 religieuses, leur aumônier, quelques civils). La « chasse à l'homme » se poursuivit dans tous les locaux intérieurs, puis dans les jardins. Au mépris de sa vie, l'une de nos religieuses, parlant aisément l'anglais, guidait les Américains vers les cachettes, repaires d'ennemis, tandis qu'une autre indiquait aux Alliés le plan des lieux, des blockhaus et des canons de la zone. Aux blessés, amis et ennemis, notre Sœur infirmière prodiguait ses soins ; l'une des victimes, un jeune protestant aspirant au Catholicisme, fut baptisé sur place par notre Aumônier et mourut peu après.

« Libérées les premières, nous accueillîmes en notre Couvent mutilé, des centaines de pauvres réfugiés malouins, notamment les malades de l'Hôtel-Dieu, les Religieuses de St-Vincent de Paul et de St-Thomas de Villeneuve.

« Peu à peu, après les heures terribles, la vie normale reprit son cours ; vieillards, enfants, religieuses, rentrèrent en cette Maison aimée, ravagée, mais cependant miraculeusement épargnée.

« En cette tragique période de l'Histoire, grâce à Dieu, notre Congrégation n'a eu à déplorer qu'une seule victime : une jeune religieuse française, ensevelie sous les décombres de notre Couvent de Bruxelles, totalement détruit au bombardement du 11 mai 1944. Deux de nos Sœurs, une Anglaise et une Canadienne,

ont connu l'internement de Besançon et de Vittel, mais en sont revenues indemnes.

« Ces épisodes, mon Révérend Père, rentrent dans les faits communs de la guerre. Nous n'avons point à signaler de brillants exploits dans la Résistance, à laquelle cependant vont notre estime et notre reconnaissance. »
